
L E T T R E
D E L' A U T E U R
D U M O N D E P R I M I T I F ,

A

MESSIEURS SES SOUSCRIPTEURS.

MESSIEURS,

A v lieu d'un Volume que j'espérois vous donner cette année , vous ne recevrez qu'une Brochure : j'ose me flatter que vous y aurez quelque regret , mais que vous serez bien persuadés que je n'ai pu mieux faire ; & qu'au lieu de me blâmer, vous voudrez bien me plaindre, en apprenant par ce Pamphlet qu'aussitôt que j'eus fait paroître mon IX^e Volume, ma santé se déranga au point qu'à l'entrée du Printems dernier j'étois aux portes de la mort : j'espere aussi que vous apprendrez avec quelque plaisir qu'un célèbre Médecin m'a donné les forces nécessaires pour reprendre mes nombreux & pénibles travaux ; & que vous m'aurez quelqu'obligation de vous présenter ici mes idées relativement aux découvertes de cet homme célèbre, dont on a parlé diversément. J'aurois cru manquer à la reconnoissance que je vous dois, & être coupable envers l'humanité entière, si j'avois gardé le silence à l'égard de celui auquel je dois l'avantage de pouvoir remplir mes engagemens envers vous : je l'ai pu d'autant moins, que la renommée a déjà répandu en divers lieux ce que je dois au magnétisme animal, & que nombre de particuliers distingués, & même des Compagnies respectables se sont empressées à me demander tous les renseignemens que je pouvois leur donner.

J'ose me flatter, Messieurs, que ce que j'en dis aura le bonheur de réunir

A

vos suffrages , de ne pas déplaire au Gouvernement , de mériter même l'attention la plus sérieuse des Médecins les plus habiles : je rapporte purement & simplement ce que j'ai éprouvé , ce que j'ai vu , ce dont je suis convaincu ; si je me trompe , je serai très-reconnoissant envers ceux qui me redresseront ; & si je dis vrai , & que ma foible voix puisse contribuer à la guérison de quelques-uns , je me féliciterai de n'avoir pas craint de rendre témoignage à ce que je crois la vérité.

D'ailleurs , je n'ai suivi d'autre méthode dans le cours de ce Pamphlet , que de laisser courir ma plume par questions à mesure qu'elles se sont présentées en écrivant : j'ai cru qu'il ne falloit pas plus d'art pour dire que j'avois été hors d'état de travailler , que j'avois l'obligation au Docteur *Mesmer* d'avoir pu reprendre mes travaux , & que je croyois que ceux qui étoient dans l'état dont j'ai été tiré , pourroient se trouver bien d'éprouver le même traitement.

Je souhaite vivement qu'aucun de vous , Messieurs , ne soit dans la nécessité d'y recourir , & qu'en bonne santé vous puissiez me suivre jusques à la fin des objets que j'ai entrepris de mettre sous vos yeux.

OBJET DE CETTE LETTRE.

J'étois à la mort , je suis guéri. Ce fait est peu intéressant sans doute : ce qui peut l'être davantage , c'est de savoir quelle est la cause ou le Médecin heureux qui m'a rétabli : si c'est l'imagination , la Nature ou l'habileté d'un Esculape ; car mes chers Concitoyens se partagent sur tout cela ; ils rient quand je leur dis que j'ai été guéri ; & à force d'esprit , ils embrouillent si bien cette question , qu'ils me persuaderoient presque que je n'ai point été malade ou que je n'ai point été guéri.

Pour me tirer d'embarras , je prends la liberté d'en appeller au Public , & sur-tout au Public-Médecin. Je décrirai ce que j'ai appelé ma maladie à la mort ; ensuite , ce que j'appelle ma guérison ; & si , d'après cela , on juge que j'ai éprouvé effectivement ces deux états l'un après l'autre , on me permettra de discuter si la manière dont j'ai été guéri est raisonnable & raisonnée ; si elle peut être utile à ceux qui sont à la mort comme j'étois : si elle fait faire un grand pas à la Médecine : & si MM. les Docteurs peuvent en conscience l'accueillir. Ainsi , quoique je ne plaide que ma cause pour savoir si j'ai été malade ou non , guéri ou non ; & quoique d'un fait particulier , on ne puisse conclure au général , il se trouvera , j'espère , que j'aurai plaidé la cause de l'humanité , & de MM. les Médecins qui forment un Corps non moins

respectable qu'intéressant. Je demande seulement qu'en faveur de mon motif, on me traite avec indulgence : il est si difficile de savoir sur des matieres de cette nature, si on reste en-deçà ou si on va au par-delà ! si on parle de sang-froid ou si l'on est entraîné par un enthousiasme dont on ne se méfie pas ! D'ailleurs qu'on ne s'attende pas à un discours éloquent ; je n'ai rien à déguiser : je n'ai qu'à exposer des vérités grandes & utiles : je le ferai simplement : je leur nuirais en les fardant.

Et vous, Nation Parisienne, tout-à-la-fois profonde & frivole, dont tous les Peuples se disputent les faveurs, qui dispensez la gloire Littéraire, suspendez un instant vos plaisirs, & prêtez un moment d'attention à un Ecrivain qui fut toujours jaloux de votre approbation ; & qui, d'après sa propre & heureuse expérience, se propose aujourd'hui de fixer vos yeux sur un Personnage qui, des rives du Danube, vous apporte santé & guérison ; & sur lequel vous ne sauriez prendre le change qu'à votre détriment.

Ai-je été malade ?

Voici le neuvième mois où tous mes travaux ont été suspendus, où j'ai été hors d'état de m'occuper : je prétends avoir été très-malade pendant les cinq premiers, & d'avoir été dans un tel état à la fin du cinquième, que la Médecine ordinaire m'offroit peu d'espérance : afin qu'on en puisse juger, je vais faire en peu de mots le triste Journal de ces cinq mois.

A peine eus-je achevé la composition & l'impression du neuvième Volume du Monde Primitif, qu'il se fit en moi une révolution fâcheuse, soit par l'effet des grands travaux que je soutiens depuis si long-tems, soit par d'autres sujets d'agitation. Cette révolution se manifesta par une fluxion ardente sur l'œil gauche. Quelques eaux appliquées extérieurement déplacèrent l'humeur : je rendis pendant quelques jours le sang par les urines : c'étoit au mois d'Août 1782. Des tisannes, des bains, une médecine, du repos, firent disparaître ces premiers symptômes d'indisposition : il m'en resta une lassitude qui ne me permettoit point de course un peu longue : ce qui fit dire au mois d'Octobre à un de mes plus illustres Patrons, que j'avois certainement des obstructions qui me joueroient quelque mauvais tour si je n'y faisois attention. La prophétie ne tarda pas à s'accomplir.

Au commencement de Novembre, je reçus un coup à la jambe gauche : il emporta presque la pièce ; on me fit mettre dessus du papier avec de la salive : il s'incorpora avec la plaie, & je n'y pensai plus : je fis même de grandes

courfes les jours fuivans : mais le cinquieme , il fallut se mettre au lit , la plaie avoit cavé : trois semaines furent à peine pour m'en tirer. Deux jours après mon rétablissement , une escabelle chavire sous moi & déchire la même jambe ; me voilà de nouveau condamné à garder le lit : tout alloit au mieux , lorsque les compresses se défont en me levant & déchirent la plaie avec tant de douleur que je m'en évanouis : la guérison en est retardée ; lorsque j'espérois d'être enfin en état de me lever , des cloux érépélateux larges & profonds s'emparent de cette même jambe , & en font le tour pendant deux mois entiers , sans que je puisse marcher par l'excès de la douleur & d'une pèlanteur extraordinaire dans la jambe dont la cause m'étoit inconnue.

Tout cela accompagné d'hémorrhoides , d'ébullitions & d'une soif dévorante qui résistoit à la limonade & à toutes les tisannes possibles : autant de signes , disoit-on , d'un sang appauvri.

En état cependant de me lever au commencement de Mars , cette jambe gauche étoit si lourde qu'elle me sembloit de beaucoup plus courte que l'autre : & en peu de jours , il s'y manifesta ainsi qu'à la cuisse , une enflure si considérable accompagnée de douleurs si vives , que je fus obligé de me remettre au lit & de le garder constamment ; tandis que la jambe droite se desséchoit , que je n'avois plus de force , que je n'osois pas même manger à cause des vents qui me tourmentoient aussitôt ; & dans cette étrange situation ne trouvant aucun soulagement , je pris le parti d'attendre tranquillement la mort sans me fatiguer par des remèdes inutiles.

Ai-je été guéri ?

Si j'ai été guéri ? Je crois l'être aussi parfaitement qu'aucun de ceux dont on dit tous les jours qu'ils l'ont été : car ce mot est bien indéterminé , & l'on pourroit citer une multitude d'exemples frappans qui prouveroient qu'on en ressente ou qu'on en étend le sens à volonté suivant qu'on est ami ou ennemi. Si on rassembloit ce que chaque Médecin exige pour constituer une *guérison* , on se trouveroit guéri selon les uns , & bien mal selon les autres. Ceci paroît un paradoxe , & c'est malheureusement une vérité.

En effet , ceux qui ne regardent comme maladie que les symptômes par lesquels la maladie intérieure se manifeste au dehors , regardent nécessairement comme guéris ceux de chez qui on a fait disparaître ces symptômes : ceux qui voyent plus loin prétendent au contraire qu'on n'a point été guéri , du moins radicalement , puisque l'intérieur est encore souffrant : d'au-

tres, autorisés par ces faits, sont assurés de ne point se tromper en niant que dans aucun cas on soit guéri, puisqu'on n'a aucune preuve que l'intérieur soit parfaitement rétabli, & que les mêmes fâcheux symptômes ne reparoissent un jour : ainsi tandis que le Médecin confiant dit qu'il a guéri, son Confrere modeste dit qu'il faut attendre : & moi, en attendant, je vais changer ma question, & demander

Suis - je mieux ?

J'ai vu peu à peu s'évanouir ces terribles symptômes qui ne me laissoient plus d'espoir. L'enflure & ses douleurs, la soif & ses tourmens, les vents désespérans, les hémorrhoides, l'affaissement total, le manque d'appétit, tout a disparu en peu de tems : la bile épaisse & tenace a coulé en fusion comme de l'eau : la couleur pâle & livide du visage a fait place à une plus naturelle : les pieds ont acquis une vie qu'ils avoient perdue depuis plus de vingt ans : je marche mieux & soutiens mieux la fatigue, que je ne faisois il y a un an : & ce n'est pas une illusion : tous ceux qui m'ont vu souffrant & qui compâtoient à mon état, m'ont félicité chaque jour des progrès rapides que faisoit mon mieux-être. C'eût été une illusion singuliere de croire que mes deux jambes étoient fort inégales en grosseur, & que j'étois fort incommodé, fort altéré, fort défait, sans qu'il en fût rien. Mais voyons quelle a été la cause de ce mieux.

A qui ou à quoi dois-je ce mieux ?

Ici commencent les difficultés : tout effet a sa cause : mais quelle cause a produit en moi ce mieux dont je me félicite ? Suis-je compétent pour en décider ? D'abord, je suis forcé d'avouer que ce n'est à aucun Médecin de la Faculté de Paris : j'ai l'avantage d'en connoître quelques-uns, d'être aimé de quelques-uns, d'être leur très-humble serviteur à tous ; mais je regardois ma maladie comme ne pouvant être guérie par leur science : je ne voyois nulle analogie entr'elle & les remedes les plus excellens, les plus admirables qu'ils employent : & je m'étois décidé, comme j'ai dit, à attendre en paix la fin de ma destinée sans la tourmenter par des essais inutiles. Il se peut qu'en cela j'aie mal jugé des grandes ressources de la Médecine ordinaire, & qu'elle eût pu me guérir mieux & plus vite : aussi ne décidé-je pas : je me contente de faire des questions & d'exposer naïvement ce que j'ai fait, & les motifs d'après lesquels j'ai agi.

J'ajoute que je ne dois ce mieux à aucun remède quelconque ; que je n'ai rien pris intérieurement, & qu'on ne m'a fait aucune application extérieure d'aucun remède visible.

Pas possible, dit-on. Je conviens que cela est dur à digérer : très - dur : & que si on m'eût dit il y a dix ans, qu'un jour je serois guéri de cette manière, j'en aurois ri ; mais je me serois, vil Aristophane, moqué de la sagesse ; & c'est de moi qu'on auroit eu raison de rire, si j'avois persisté dans ma fâcheuse incrédulité.

C'est l'imagination, c'est la Nature qui vous ont valu ce mieux : l'imagination persuade ce qu'on ne voit & qu'on ne sent : la Nature, & surtout la Nature au Printemps ranime tous les êtres, & leur rend une activité qu'ils n'avoient plus.

Je le fais ; l'imagination en délire nous fait voir ce que nous ne voyons point : elle a sur nous un pouvoir plus grand peut-être que ne pensent ceux même qui nous font cette objection : je n'ignore pas non plus ce que peut la Nature pour nous sauver, les crises étonnantes & salutaires qui en sont quelquefois la suite : mais je suis très-convaincu que nos Savans Docteurs se garderont bien de recourir à de pareilles solutions : ils craindroient trop qu'on ne leur dît : Si l'imagination, si la Nature sont de si puissans remèdes, s'ils ont tant d'efficace, comment ne vous en rendez-vous pas les maîtres ? Comment sont-ils si puissans hors de vos mains, si foibles quand vous voulez vous en servir ? Comment la confiance qu'on a en vous n'enflamme-t-elle pas l'imagination ? & comment avec cette imagination, la Nature & votre profond savoir, n'opérez-vous pas ces mêmes effets que vous semblez attribuer à la Nature seule ou aux illusions mobiles & inconstantes de l'imagination ? Avec plus de moyens, produiriez-vous moins d'effets ?

Qui vous a donc guéri, s'écriera-t-on d'impatience ! Oserai-je le dire ? faut-il se mettre à deux genoux ? C'est à M. *Mesmer* que doit la vie l'Auteur du Monde Primitif. — A *Mesmer* ? à ce Charlatan, à cet Empyrique rejeté de toutes les . . . ? Oui, à lui.

Que ce soit lui qui m'ait guéri, c'est un fait, & j'en vais rendre compte.

Qu'il soit Charlatan, Empyrique, c'est bien-tôt dit ; mais injure n'est pas raison : & quand on saura ce qu'il est, ce qu'il fait, on pourra décider s'il mérite des épithètes données d'un ton si leste.

Mais avant tout, que je dise comment j'ai fait connoissance avec M. *Mesmer* : ce Préliminaire, qui ne semble rien, est cependant essentiel pour la discussion de l'objet qui nous occupe.

Comment j'ai connu M. Mesmer ?

Ainsi que tout Paris, j'avois entendu parler depuis quelques années de M. *Mesmer*, comme d'un très-habile Docteur en Médecine de la Faculté de Vienne, qui devoit avoir fait une très-grande découverte pour la guérison des maladies, mais d'une manière si étrange & si opposée, qu'il m'eût été difficile d'avoir quelque confiance en lui : d'ailleurs, tout entier à mon travail immense, je n'ai jamais su l'interrompre, pour me mêler de ce dont je n'avois que faire.

Au cinquième mois de ma maladie, un excellent Ami qui m'a toujours soutenu par ses exhortations & par sa belle Bibliothèque dans les recherches immenses que je faisois pour jeter les fondemens du Monde Primitif, M. de B. eut la complaisance de m'apporter les Ouvrages qui traitent du *Mesmerisme* : il le fit comme on apporteroit des dragées à un enfant malade pour l'amuser : je parcourus ces Brochures : elles m'intéressèrent ; mais de cet intérêt vague qu'on prend à ce qui concerne le bien général de l'humanité : cette cause étoit trop au-dessus de mes forces actuelles pour m'en occuper même légèrement.

Il n'en étoit pas de même de l'activité de mon Ami : loin de s'endormir, il suivoit de près les opérations de M. *Mesmer* ; il en voyoit les heureux effets ; & pour vaincre ma prétendue indifférence, mon apathie continuelle, il engage M. *Mesmer* à se transporter chez moi. C'étoit le jour de l'Annonciation, à quatre heures du soir : je venois de me lever pour qu'on pût faire mon lit, car je ne marchois plus. Notre conversation fut froide, j'étois souffrant, & bien éloigné de penser que M. *Mesmer* pût me guérir ; ou plutôt, je n'avois la force de penser à rien.

Quelle fut notre conversation ?

Vous avez une jambe bien enflée ! — Oui, très-enflée, & la cuisse aussi. — A quoi attribuez-vous ce fâcheux état ? — Il n'est pas étonnant qu'ayant été cinq mois au lit, cette jambe soit enflée. — Mais l'autre dessèche ? — Oui, & à vue d'œil. — L'enflure n'est donc pas produite par le lit, car elle seroit commune aux deux jambes ? — Je me suis donc trompé : mais quelle en seroit donc la cause ? — Des obstructions : elles seules peuvent empêcher la libre circulation des humeurs. — Cela peut être ; on m'avoit déjà dit que j'avois des obstructions ; ce qui ne seroit pas étonnant, ayant eu l'enfance très-langui-

sante & travaillant depuis l'âge de sept ans : mais je ne faisois aucun remède ; n'en connoissant aucun qui guérissè ce genre de maladie.

Cependant M. *Mesmer* examine ma jambe , passe & repasse la main sur cette enflure excessive, & me dit : mon traitement pourroit vous être utile. — Fort bien ! mais je ne puis ni marcher ni monter en voiture : ainsi je reste sans espérance. — M. *Mesmer* se retire après m'avoir dit qu'il faut absolument marcher , quitter le lit , garnir de bandelettes le bas de la jambe pour donner du ton aux muscles , boire de la crème de tartre.

Comment j'ai été guéri ?

Le lendemain mon ami revient & me décide à aller chez M. *Mesmer* : je me sentoï plus fort , comme si la visite & l'attouchement de ce célèbre Etranger , m'eût donné plus de force ; car la Nature & l'imagination n'avoient pas plus fait pour moi ce jour-là qu'auparavant : je me rends donc chez lui , le soulier en pantoufle & sans boutons arrêtés sur le genou : j'y demeure environ une heure & demie ; j'ouvre de grands yeux , & ayant presque regret à ma sortie , je dis , qu'est-ce que tout cela me fera ?

Cependant le lendemain , je puis chauffer le soulier , mettre deux boutons sur le genou : il y a donc du mieux en moins de vingt-quatre heures. C'est avec cette imagination pas plus échauffée que je vois disparaître successivement & rapidement tous les symptômes : la soif au bout de deux ou trois jours : l'enflure de la cuisse & ses douleurs au bout de sept ou huit : qu'alors je puis déjà revenir à pied : les vents disparaître à la même époque , & faire place au plus grand appétit : qu'au bout de 36 heures je commence à être purgé , puis une fois les 24 , puis une fois les 12 , puis de 6 en 6 ; & au bout de quinze jours , 10 à 12 fois par jour.

Cette Guérison est-elle l'effet d'un heureux hazard ?

Dira-t-on que c'est l'effet d'un heureux hazard , & qu'il n'y a rien dans la doctrine & dans la pratique de M. *Mesmer* qui prouve qu'il possède une faculté de guérir inconnue jusques à lui ?

Je sais qu'on le prétend , qu'on a fait l'impossible pour le persuader aux hommes , qu'on s'est soulevé contre ceux qui ont osé publier & imprimer qu'ils avoient été guéris par M. *Mesmer* : je sais que tout ce qui peut séduire a été mis en œuvre , & l'a été par des hommes que leurs talens & leurs connoissances

noissances sembloient devoir mettre à cet égard hors de pair : je fais aussi que je ne saurois lutter contr'eux, n'étant d'aucune Faculté & n'ayant jamais fait profession de la science la plus utile sur cette terre, celle de conserver & de guérir.

Mais quoique je sois le plus foible des Champions que puisse avoir M. Mesmer, les faits & la vérité parlent si victorieusement en sa faveur, qu'avec ces armes je ne crains point de me mettre en avant, & d'inviter le Public à donner à sa découverte l'attention qu'elle mérite.

Comment est-on assuré que M. Mesmer a guéri nombre de Personnes ?

On peut se convaincre que M. Mesmer qui m'a guéri, a guéri également un grand nombre de Malades, soit en consultant ceux-ci qui sont de tout état, de tout sexe, incapables de tromper, & dont la plupart tiennent à des Familles très-distinguées ; soit en rassemblant toutes les relations composées par ceux qu'il a guéris, ou dans lesquelles on fait mention de ceux qui ont eu ce bonheur.

M. BAUER, célèbre Professeur de Mathématiques à Vienne, guéri en 1775 par M. Mesmer, d'une ophtalmie habituelle, publia une Relation détaillée de sa guérison, sans se mettre en peine de la prévention dans laquelle on étoit contre cette découverte.

M. D'OSTERWALD, Directeur de l'Académie des Sciences de Munich, en a fait de même en 1776. Il a publié sa guérison d'une goutte seréine imparfaite avec paralysie des membres, & y a ajouté d'autres faits dont il avoit été témoin.

M. FOURNIER-MICHEL, Trésorier de France, fit imprimer en 1781, la Relation du rétablissement de Mademoiselle de Berlancourt, sa nièce, signée de M. l'Evêque de Beauvais, d'un Médecin, de trois Chirurgiens, des Officiers Municipaux & des Chanoines de la Ville, d'un grand nombre d'Officiers aux Gardes, qui tous déposent que de leur connoissance cette Demoiselle avoit été dans un état déplorable de maladie, & paralytique de plusieurs de ses membres, tels que la jambe & le bras gauche, la langue & les yeux, & qu'elle est revenue de Paris marchant librement, usant de ses bras avec aisance, voyant les objets de près & de loin, parlant avec facilité, & paroissant jouir d'une bonne santé.

Ce Certificat est accompagné d'un Distique Latin qui peint le triste état de cette Demoiselle, & tout ce qu'elle doit à M. Mesmer.

*Infans , cæca , trahem gressum , te , MESMER , posco
Verba , pedes , oculos ; Ambulo , cerno , loquor .*

M. *Mesmer* fit imprimer en 1781 , à la suite d'un *Précis historique* , relatif au Magnétisme animal , trois Relations d'autant de personnes qu'il venoit de tirer de la situation la plus fâcheuse ; & de ce nombre , M. le Chevalier du Haussay , Major d'Infanterie , & Chevalier de S. Louis.

Il vient de paroître une Lettre imprimée de M. le Comte de C. . . P. . . sur le Magnétisme animal , & dans laquelle cet Auteur , aussi bon Physicien qu'excellent Marin , s'exprime ainsi en parlant de sa propre guérison.

» Le hasard me conduisit chez M. *Mesmer* , au mois de Mars de l'année
» 1780. J'étois attaqué , suivant l'avis de Médecins célèbres , d'un asthme sec :
» je fus touché par M. *Mesmer* , pour ainsi dire , malgré moi ; & quelques mi-
» nutes après , je perdis connoissance : revenu à moi au bout d'une heure , je
» me trouvai plus frais , plus léger , à-peu-près dans l'état où l'on se trouve
» après un bain dans un Eté fort chaud. Convaincu par cet essai que M. *Mes-*
» *mer* agissoit réellement sur les hommes , je n'hésitai pas à me confier à ses
» soins. Pour chercher à vérifier par moi-même si cette action étoit aussi utile
» qu'elle étoit réelle , j'allai chez lui pendant trois mois assiduellement , éprou-
» vant dans cet intervalle des sueurs , des évacuations sans prendre aucun re-
» mède. Au bout de ce tems , je voulus vérifier mon état : comme il m'étoit
» impossible avant mon traitement de faire aucun exercice , sans être saisi au-
» si-tôt après d'une attaque d'asthme , il me fut aisé de me convaincre que ma
» maladie avoit disparu , lorsque j'eus fait de longues promenades & joué à la
» paume pendant quatre heures sans en éprouver aucune incommodité ».

Cet Ecrivain venoit de dire : « La découverte de M. *Mesmer* a essuyé de
» grandes contradictions , comme toutes les vérités nouvelles : c'est en vain
» qu'il a appelé l'expérience à son secours ; on a refusé de s'y rendre , lors mê-
» me qu'on a été forcé d'avouer qu'on étoit convaincu.

» Quant à moi , ajoute-t-il , dès que je l'ai été , j'ai cru devoir le dire ouverte-
» ment , sans appréhender d'être traité de Visionnaire , persuadé que lorsqu'on a
» fait tous ses efforts pour se convaincre d'une vérité , & qu'on croit y être
» parvenu , la droiture & la justice exigent également que l'on s'élève au-
» dessus des craintes puériles que peuvent faire naître les propos des gens à
» routine.

Observons que M. le Comte de C. . . P. . . est trop éclairé pour que son juge-

ment puisse être invalidé ; & qu'il a si bien profité de ce qu'il a vu & senti ; qu'il a été en état de faire lui-même des cures très-remarquables dans des lieux fort éloignés de *M. Mesmer*.

A tous ces faits, on en pourroit ajouter nombre d'autres semblables qui se sont passés sous mes yeux, & nombre d'autres passés sous ceux des personnes que *M. Mesmer* traitoit déjà lorsque je me suis livré à ses soins, & entre lesquelles des Chevaliers de S. Louis, des Commandeurs de Malte, des Colonels de Maisons distinguées ; Personnes qui ne sont faites ni pour se laisser séduire par un fol enthousiasme, ni pour tromper.

J'ai vu des guérisons vraiment étonnantes : une Epileptique de naissance & parfaitement guérie, droite comme un jonc & d'un visage agréable qu'on ne diroit pas avoir jamais été en convulsion.

J'ai vu des personnes obstruées, à l'égard desquelles avoit échoué la Médecine ordinaire, & qui ont été délivrées de leurs maux.

D'autres, dans le plus grand marasme, par un dévoiement de plusieurs années, parfaitement rétablies en peu de tems, & acquérir le meilleur estomac.

Un Paralytique hors d'état de parler, & souffrant des douleurs inouïes de tête qui lui faisoient courir les champs, délivré de cet état effroyable.

Des Femmes hors d'état d'accoucher qui y sont parvenues par ce traitement.

D'autres qui ont été mises par ce moyen en état de soutenir des ponctions déclarées leur coup de mort par la Médecine ordinaire.

Quand *M. Mesmer* n'auroit trouvé que le moyen de donner aux Malades, à une nature épuisée, la force nécessaire pour soutenir les remèdes de cette Médecine, il devroit être infiniment précieux aux hommes : sa découverte mériteroit d'être reçue avec transports : & n'est-ce pas la perfection de l'Art ?

Que m'importe ?

Que m'importe, semblent s'écrier ici, d'un commun accord, tous nos beaux esprits, & tous ceux qui se portent bien ? La plupart des hommes ont une telle frayeur, qu'ils fuient l'aspect même de la vérité ; & qu'ils sont, à l'égard de la plus belle découverte, d'une indifférence qu'on ne sauroit caractériser : pendant qu'on leur annonce un moyen assuré de rendre la santé, de conserver à la Nation une foule de Citoyens précieux, on les laisse mourir par milliers sans essayer même de les soulager par ce moyen. Ceux auxquels ces Citoyens confient le maintien de leur santé, ou leur laissent ignorer ce secours auquel ils ne

peuvent croire ou qu'ils ne peuvent que décrier , & ôtent , de la meilleure foi du monde , à ces infortunés , toute confiance pour ce nouveau genre de guérison : ceux-ci , victimes eux-mêmes de leur ignorance ou de vains préjugés , aiment mieux attribuer ces heureux effets à l'imagination , & souffrir leurs maux , que de passer pour des esprits foibles : moi-même je ne serois pas en vie si dans mon état de langueur je m'étois laissé conduire par les mêmes préjugés. on comprendra bien moins encore comment j'ai osé écrire en sa faveur ; on me regardera comme la victime d'un aveugle enthousiasme , ou comme un Visionnaire simple & crédule qui attribue au Mesmérisme des effets qu'il ne sauroit opérer.

Je conviens que l'aveu d'un grand Médecin qui publieroit qu'il doit la vie à M. *Mesmer* , seroit infiniment plus flatteur pour lui , & devoit avoir aux yeux du Public un poids infiniment plus grand : mais si j'ai joui d'un bonheur dont n'a pu profiter aucun Médecin , en ai-je moins été conservé , en dois-je moins témoigner ma vive reconnoissance , & inviter tous les Malades à venir éprouver les mêmes avantages ? Il y a plus ; je me croirois coupable de lèze-Humanité si je me conduisois autrement : j'ai presque dit de lèze-Majesté ; car si mon Roi étoit malade , & que ma foible voix pût aller jusqu'à lui , je ne pourrois m'empêcher de lui dire : il ne tient qu'à vous d'être guéri : écoutez *Mesmer* , & bénissez la Providence de l'avoir conduit dans vos Etats : & que faire d'un grand Etat sans la santé , & lorsqu'on lutte contre la mort ?

Pour moi qui ne suis ni Roi ni Prince , je bénis Dieu de m'avoir amené , le jour de l'Annonciation , un Sauveur tel que M. *Mesmer* ; & j'admire que nés l'un & l'autre dans des climats éloignés , nous nous soyons rencontrés à Paris : & qu'avec sa découverte étonnante , il m'ait mis en état de continuer les miennes sur des objets moins intéressans sans doute , mais liés aux biens communs des portions d'un même tout , de cette vérité éternelle & immuable sans laquelle rien n'existe.

La conduite des Contradicteurs de M. Mesmer ne dépose-t-elle pas en sa faveur ?

Mais abandonnant tous ces faits , il ne faut d'autre témoignage en faveur de la découverte de M. *Mesmer* , que la conduite même de ceux qui se sont élevés contre lui.

Le Savant M. Ingenhouze qui ayant été lié avec M. *Mesmer* , a pris tant de peine pour prévenir contre lui les Savans de Paris , de Londres , de Ber-

lin , &c. étoit très-convaincu que M. *Mesmer* avoit fait une découverte unique & à laquelle on ne sauroit se refuser.

M. de Stoërck, Premier Médecin de Vienne, qui refuse à M. *Mesmer* tout examen, toute expérience pour constater sa découverte, est une preuve convaincante qu'on redoutoit cette expérience. Si M. *Mesmer* est un imposteur, il falloit le démasquer. Vous n'êtes pas adroit, M. de Stoërck, si vous êtes ennemi de l'ignorant *Mesmer* : & si vous êtes son ami, si vous n'avez rien à opposer à ses découvertes, quel ami êtes-vous ? & de quel prix la vérité est-elle à vos yeux ?

Comment n'a-t-on pas vu que c'étoit ici la cause, non d'un particulier, mais de l'Humanité entière ? Que plus M. *Mesmer* éblouiroit les hommes, plus il étoit essentiel de le démasquer, & qu'on ne pouvoit y parvenir qu'en suivant pied à pied ses expériences : que les hommes en appelleroient toujours à cette expérience, puisqu'ils n'ont qu'elle pour se conduire : qu'ils ne s'arrêteroient pas toujours à de vaines déclamations ; & que lorsque la vérité triompheroit, les détracteurs seroient nécessairement couverts de honte comme des ignorans qui ne distinguoient pas le vrai du faux.

Tels furent couverts de honte, & voués à l'indignation publique, ceux qui avoient dix mille raisons à alléguer contre la circulation du sang, contre la découverte à faire de l'Amérique, contre celles de l'illustre Galilée, & qui y ajoutèrent la persécution la plus odieuse.

Le tems fait plus que toutes les déclamations : il fait justice de l'erreur : il met la vérité sur le Trône. Si M. *Mesmer* est un imposteur, tout ce qu'on dira, tout ce qu'on fera, tout ce qu'on écrira pour lui, tombera comme les feuilles en Automne, comme un brouillard que dissipe le soufle le plus léger. Mais s'il tient la vérité dans ses mains, s'il a fait une découverte précieuse, en vain l'Univers se soulèveroit contre lui, en vain on redoubleroit d'efforts pour lui nuire, le magnétisme animal triomphera de tout.

M. Mesmer a-t-il fait une Découverte ? Peut-on en faire en Médecine ?

M. *Mesmer* a-t-il fait une découverte ou non ? Mais comment le saura-t-on, si on ne se donne la peine d'examiner de près ses opérations & les effets qui en résultent ? Dira-t-on, que le tems des découvertes est passé ; qu'on ne peut en faire en Médecine ? Mais on donneroit un trop grand démenti à MM. les Médecins, & à ce qui se passe sans cesse sous nos yeux.

MM. les Médecins sont tellement convaincus que leur science est impar-

faite, & qu'elle a encore un grand espace à parcourir pour se perfectionner; qu'ils ne cessent de faire les efforts les plus étonnans pour y parvenir. C'est dans cette vue si estimable, si honorable qu'ils cultivent plus que jamais la Physique & la Chymie; qu'ils perfectionnent les Hôpitaux, qu'ils impriment des Journaux de Santé & de Médecine: qu'ils proposent des prix nombreux: qu'ils indiquent même les objets à découvrir. C'est ainsi que la Société Royale de Médecine vient de proposer des prix sur divers objets; quelles sortes d'Hydropisies, par exemple, exigent un traitement sec, & quelles Hydropisies exigent un traitement humide: si le Scorbut est épidémique ou non: si la maladie appelée *Groups* existe en France, & la manière de la traiter; & autres questions importante qui prouvent le désir qu'ont MM. les Médecins de porter leur Art à la plus grande perfection, & l'ardeur avec laquelle ils s'y portent.

Ajoutons que leurs Ouvrages sont remplis d'une longue liste de maux qu'ils regardent comme incurables; c'est-à-dire comme des maux pour la guérison desquels ils n'ont encore découvert aucun remède.

Toutes les fois donc que quelqu'un annonce une découverte en ce genre, ils ne sont pas fondés à le rejeter simplement à titre de découverte, comme si on n'en pouvoit point faire: mais ils sont obligés, s'ils veulent être justes, d'entrer dans l'examen de la découverte; & de voir si en effet on est guéri par un moyen qui avoit été inconnu jusqu'alors: tout le reste n'est que vaine déclamation, & d'autant plus condamnable que la vie même en dépend, en sorte qu'on devient homicide & meurtrier dans tous les cas où l'on écarte une découverte salutaire pour la conservation des Etrés.

Ne soyons pas étonnés s'il y a tant de découvertes à faire en Médecine, & si M. *Mesmer* est dans le cas d'en avoir fait une des plus brillantes. Aucun Art, aucune Science qui ait été portée à sa perfection, & qu'on n'ait singulièrement enrichi depuis vingt à trente ans.

On a remarqué il y a long-tems que la Nature, toujours semblable à elle-même, opéreroit dans le moral de la même manière que dans le physique: que les connoissances & les découvertes des hommes n'avoient lieu que par masses & par intervalles, ainsi qu'ils sont eux-mêmes placés sur le globe à grandes distances les uns des autres: que si les Nations s'élevent & s'abaissent sans cesse, de même les sciences ont un flux & reflux au moyen desquels elles paroissent & disparaissent alternativement, se ramenant toutes entr'elles, ou s'évanouissant à la fois.

On ne sauroit nier que nous ne vivions dans un de ces siècles extraordinaires, où les connoissances, après avoir fui de dessus le globe, reparoissent avec

une nouvelle vigueur, sans que nous puissions prévoir jusques à quel point elles seront portées. On a tout à espérer à cet égard, si aucune cause morale ou physique, n'en vient arrêter les progrès : si l'Europe n'est plus exposée à ces affreux événemens & à ces dévastations qui l'ont ravagée tant de fois.

Depuis dix siècles cette belle partie du Monde étoit en proie à une ignorance inconcevable, lorsqu'au milieu du quinzième elle se réveilla comme à l'instant de sa profonde léthargie. Les bons esprits de ce tems-là sentirent qu'ils n'étoient pas faits pour les ténèbres dont ils étoient enveloppés : dès ce moment, une forte impulsion vers la lumière, devint le partage des principales Nations de l'Europe.

D'abord, on se livra aux objets d'érudition : c'étoit l'enfance de la Littérature, le berceau de l'esprit humain : il ne pouvoit en être autrement : avant de penser, il faut rassembler des faits, & connoître ce qu'ont déjà pensé ceux sur les traces de qui on veut s'élever.

Les objets qui dépendent d'une imagination brillante & agréable, vinrent presque aussitôt embellir la scène : nous eûmes de grands Poètes, de grands Orateurs, de grands Artistes : l'Eloquence, la Poésie & les Arts parvinrent au plus haut point de gloire : ce fut l'adolescence de l'esprit humain.

Les beaux Arts amenèrent à leur suite des occupations plus sérieuses : on parcourut l'étendue immense des Mathématiques, on défricha les diverses branches de la Philosophie : c'étoit les occupations de l'âge mûr.

Lorsqu'on eut franchi cette vaste carrière, qu'on eut fait toutes ces conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur, qu'on espéroit d'avoir atteint par les travaux infatigables de trois siècles entiers, les bornes les plus reculées des connoissances humaines, on s'aperçut qu'on étoit encore bien en arrière : qu'il restoit encore des découvertes à faire de la plus grande importance ; à rectifier, à perfectionner la plupart de celles qu'on avoit déjà faites : qu'on s'étoit trop hâté d'élever l'édifice immense de ces connoissances : qu'on l'avoit souvent appuyé sur des fondemens ruineux, sur des principes mal assurés : qu'on y avoit réuni des parties hétérogènes : que tout y étoit interrompu par des lacunes & des vuides immenses.

On s'en aperçut avec la plus grande surprise dès qu'exista l'Encyclopédie ; cet Ouvrage trop mal jugé, destiné à présenter le tableau de ces connoissances ; plus on en espéroit de grandes choses, plus on fut étonné de voir qu'il ne répondoit pas à cette attente. On avoit tort ; c'est parce qu'il étoit trop fidelle qu'on s'éleva contre lui : est-ce la faute du miroir s'il présente des objets informes ? Les savans Auteurs de l'Encyclopédie n'avoient pas promis ce tableau tel qu'il peut être, mais tel qu'il existoit. On s'imaginoit à tort

qu'il en résulteroit un tout, auquel il n'y auroit rien à ajouter ; à tort on se plaint de ce qu'on n'y trouvoit pas ce qu'il ne pouvoit pas contenir. La conséquence qu'il eût fallu en tirer, c'est qu'il s'en falloit de beaucoup qu'on eût atteint les bornes des connoissances humaines : c'est que l'Encyclopédie n'étoit qu'un Ouvrage du moment, qu'il faudroit augmenter, changer, perfectionner à mesure qu'on reculeroit ces bornes.

En effet, depuis qu'il a paru, les découvertes se sont succédées avec rapidité, des Sciences nouvelles sont sorties comme de dessous terre : l'esprit de l'homme semble avoir acquis des forces de géant pour lutter avec lui-même ; pour percer la profondeur des nuits, pour arracher à la Nature sa lumière & ses secrets.

La doctrine de l'amour universel, du bien général, du support mutuel, a été un des premiers effets de ces nouveaux efforts.

L'inutilité des guerres pour le bonheur des Nations, leurs fâcheux effets pour les Etats victorieux, la haine & le mépris pour les Conquérans, au lieu des folles louanges qu'on leur donnoit.

La barbarie de la plupart des Loix criminelles & pénales : un cri général pour la réforme de la Jurisprudence.

Les droits & les devoirs des Princes & des Sujets éclaircis : les vrais Principes de l'Economie politique créés, discutés, rétablis dans leur rang entre les connoissances.

Les Sciences Naturelles prodigieusement perfectionnées : telles la Chimie, Science de nos jours, & qui depuis quinze à vingt ans a pris une forme nouvelle.

Les Principes généraux de la Physique, le feu, la lumière, les couleurs, la reproduction des Etres, l'Electricité, éclaircis par les plus profondes recherches.

Cette Electricité connue des Anciens, tombée ensuite dans l'oubli, retrouvée dans ce siècle, maniée avec la plus vive émulation par les Naturalistes, les Physiciens, & qu'on a essayé d'employer à la guérison des maladies.

Les Sciences surnaturelles cultivées avec ardeur : ces sciences qui se rapportent au Monde des Esprits, sur lesquelles il existe des Ouvrages singuliers, d'autant plus dignes d'être examinés par des têtes vraiment philosophiques & impartiales, qu'ils nous rapprochent infiniment de l'Antiquité.

De grands travaux pour faciliter l'étude des Langues & les lier entr'elles, de même que pour remonter à l'origine des connoissances humaines, à leurs premiers principes, à rétablir dans tout leur lustre celle des tems primitifs : travaux qui sont le résultat de tous ceux des tems passés,

Telles

Telles sont les Sciences que ces derniers tems ont vû éclorre & perfectionner , & qui formeront nécessairement de l'Encyclopédie un Ouvrage nouveau , plus complet que l'ancien , mais susceptible d'additions & d'améliorations continuelles , à mesure que les connoissances s'aggrandiront , que plus de lumiere éclairera l'Europe.

C'est donc le moment où la fermentation étoit la plus grande , où tout étoit prêt pour les découvertes les plus importantes , qu'a paru M. *Mesmer*. Ce Savant Médecin de la Faculté de Vienne en Autriche , né sur les bords du Lac de Constance , doué d'une ame forte & élevée , réunissant tous les efforts de son génie , déployant toutes les ressources d'une belle imagination , d'un vaste savoir , d'une profonde Logique , trouva le moyen de maîtriser cet Agent universel dont la Nature se sert pour donner la vie , pour la conserver , pour lier tous les Etres de l'Univers : avec ce secours inconnu jusques ici , de réparer les forces humaines , de vaincre les maladies regardées comme incurables , de dissiper les autres , de ranimer les corps débiles & glacés , de donner une nouvelle vie.

A cette annonce , à ces effets consolans , on opposa l'incrédulité la plus excessive ; on cria à la fausseté , au charlatanisme : celui qui venoit au secours du Genre-Humain , en fut traité comme l'ennemi : & quittant une Patrie ingrate , il vint ici dans l'espoir d'y trouver un Peuple plus sage , des Médecins plus raisonnables.

La Découverte de M. Mesmer tient-elle à une Théorie ?

Cette prévention , cette incrédulité , ne peuvent avoir qu'un tems : il approche celui où chacun s'empressera de rendre à M. *Mesmer* la justice qui lui est due : ainsi que le Soleil du matin ne brille sur l'horison qu'après avoir dissipé les brouillards dont l'atmosphère est obscurcie , de même cette doctrine dissipera les nuages dont on cherche à l'envelopper : elle brillera alors de l'éclat le plus pur & le plus consolant.

Nous pouvons le dire d'autant plus hardiment que cette découverte n'est point un secret , une routine aveugle que l'expérience seule puisse justifier , ou qui ne porte que sur un objet très-borné : elle est aussi vaste que consolante : elle forme une théorie sublime & immense , qui unit tous les Etres , qui montre comment ils ne composent qu'un tout , comment chacune des parties de ce tout influe sur les autres.

La pratique salutaire qui en résulte n'est point non plus l'effet du hazard ;

ou bornée à l'application de quelque recette , bonne dans quelque genre de maladie , funeste dès qu'on sort de ce genre : telles que ces recettes si connues sous le nom de secret , & dont l'usage aveugle ou hasardé constitue ce qu'on appelle avec tant de raison CHARLATANISME , babil par lequel chacun élève son baume au-dessus de tout baume , & en assure l'efficacité pour toutes les maladies , sans aucun autre secours , sans aucun examen préliminaire. Confondre M. *Mesmer* avec les gens de cette espèce , c'est prouver qu'on ne connoit ni les uns ni les autres : qu'on en parle comme un aveugle parleroit des couleurs ; ou comme un sourd , des sons : c'est renoncer à toute raison , & consentir d'être couvert de honte lorsque la vérité aura triomphé. Nous verrons en effet que la pratique de M. *Mesmer* , ou si l'on veut l'usage qu'il fait de sa belle & sublime théorie , est raisonnée & raisonnable : qu'elle est fondée sur la Nature ; qu'elle n'en est que l'imitation : qu'elle s'assortit à l'état de chaque maladie.

Les XXVII Propositions qui en font la base.

La Théorie de M. *Mesmer* tient à xxvii. Propositions qu'il a mises depuis plusieurs années sous les yeux du Public , & qui semblent avoir été la tête de Méduse. Comme si l'Univers en avoit été pétrifié , personne n'a entrepris ou de les réfuter ou de les faire valoir : & cependant chacun s'est permis de le juger lui & ceux qu'il a guéris , sur l'étiquette du sac , sans le plus léger examen , sans savoir seulement ce dont il s'agit. Je remets donc ici ces propositions sous les yeux de ce même Public , afin qu'il connoisse du moins la nature des découvertes de M. *Mesmer* , & qu'il soit mieux à même de juger du genie & des connoissances de cet illustre Médecin.

I. Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes , la terre & les corps animés.

II. Un fluide universellement répandu & continué de maniere à ne souffrir aucun vuide , dont la subtilité ne permet aucune comparaison , & qui de sa nature est susceptible de recevoir , propager & communiquer toutes les impressions du mouvement , est le moyen de cette influence.

III. Cette action réciproque est soumise à des loix mécaniques , inconnues jusqu'à présent.

IV. Il résulte de cette action , des effets alternatifs , qui peuvent être considérés comme un flux & reflux.

V. Ce flux & reflux est plus ou moins général , plus ou moins particu-

lier, plus ou moins composé, selon la nature des causes qui le déterminent

VI. C'est par cette opération (la plus universelle de celles que la Nature nous offre) que les relations d'activité s'exercent entre les corps célestes, la terre & ses parties constitutives.

VII. Les propriétés de la matière & des corps organisés dépendent de cette opération.

VIII. Le corps animal éprouve les effets alternatifs de cet agent : & c'est en s'infiltrant dans la substance des nerfs qu'il les affecte immédiatement.

XI. Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant : on y distingue des pôles également divers & opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits & renforcés : le phénomène même de l'inclinaison y est observé.

X. La propriété du corps animal qui le rend susceptible de l'influence des corps célestes & de l'action réciproque de ceux qui l'environnent, manifestée par son analogie avec l'aimant, m'a déterminé à la nommer **MAGNÉTISME ANIMAL**.

XI. L'action & la vertu du Magnétisme animal, ainsi caractérisées, peuvent être communiquées à d'autres corps animés & inanimés. Les uns & les autres en sont cependant plus ou moins susceptibles.

XII. Cette action & cette vertu peuvent être renforcées & propagées par les mêmes corps.

XIII. On observe à l'expérience l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité.

XIV. Son action a lieu à une distance éloignée, sans le secours d'aucun corps intermédiaire.

XV. Elle est augmentée & réfléchie par les glaces comme la lumière.

XVI. Elle est communiquée, propagée & augmentée par le son.

XVII. Cette vertu magnétique peut être accumulée, concentrée & transportée.

XVIII. J'ai dit que les corps animés n'en étoient pas également susceptibles : il en est même, quoique très-rare, qui ont une propriété si opposée, que leur seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps.

XIX. Cette vertu opposée pénètre aussi tous les corps : elle peut être également communiquée, propagée, accumulée, concentrée, transportée; réfléchie par les glaces & propagée par le son ; ce qui constitue non-seulement une privation, mais une vertu opposée positive.

XX. L'aimant, soit naturel, soit artificiel, est, ainsi que les autres corps, susceptible du Magnétisme animal, & même de la vertu opposée, sans que ni dans l'un, ni dans l'autre cas, son action sur le fer & l'aiguille souffre aucune altération; ce qui prouve que le principe du Magnétisme animal diffère essentiellement de celui du minéral.

XXI. Ce Système fournira de nouveaux éclaircissémens sur la nature du feu & de la lumière, ainsi que dans la théorie de l'attraction, du flux & reflux, de l'aimant & de l'Electricité.

XXII. Il fera connoître que l'aimant & l'électricité artificielle n'ont à l'égard des maladies que des propriétés communes avec plusieurs autres agens que la Nature nous offre; & que s'il est résulté quelques effets utiles de l'administration de ceux-là, ils sont dûs au Magnétisme animal.

XXIII. On reconnoitra par les faits, d'après les Règles Pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs, & médiatement les autres.

XXIV. Qu'avec son secours, le Médecin est éclairé sur l'usage des médicamens: qu'il perfectionne leur action, & qu'il provoque & dirige les crises salutaires, de manière à s'en rendre le maître.

XXV. En communiquant ma Méthode, je démontrerai par une théorie nouvelle des maladies, l'utilité universelle du Principe que je leur oppose.

XXVI. Avec cette connoissance, le Médecin jugera sûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies, même des plus compliquées: il en empêchera l'accroissement, & parviendra à leur guérison, sans jamais exposer le malade à des effets dangereux, ou des suites fâcheuses, quels que soient l'âge, le tempérament & le sexe: les femmes même dans l'état de grossesse, & lors des accouchémens, jouiront du même avantage.

XXVII. Cette doctrine, enfin, mettra le Médecin en état de bien juger du degré de santé de chaque individu, & de le préserver des maladies auxquelles il pourroit être exposé. L'Art de guérir parviendra ainsi à sa dernière perfection.

Quel cas doit-on faire de cette Théorie?

N'est-il pas étonnant qu'on n'ait point donné à cette sublime Théorie l'attention dont elle est si digne: & qu'elle n'ait trouvé que des esprits à la glace? Une seule de ces Propositions implique-t-elle contradiction, ou peut-elle être taxée d'absurdité? Ne sont-elles pas étroitement liées entr'elles, & en est-il une seule qu'on puisse détacher des autres? Leur ensemble est-il opposé en quoi

que ce soit aux plus saines idées de la Physique, & ne présente-t-il pas un tout dont l'existence, s'il n'étoit qu'une illusion, seroit infiniment à désirer : & parfaitement digne de l'Auteur de la Nature ?

Qui osera nier qu'il existe une influence entre tous les Etres, que la terre les ait tous liés entr'eux pour leur intérêt commun ?

Qui pourroit nier, qui ne pourroit concevoir qu'ils nagent tous dans un fluide infiniment subtil & continu, qui sert de moyen à cette influence, de quelque nom qu'on le nomme, quelques qualités qu'il ait d'ailleurs ?

Qui pourroit nier que si cette influence existe réellement elle ne soit soumise à des loix constantes & admirables : elle ne s'exerce nécessairement par un flux & reflux semblable à celui qu'éprouve la mer, & que la connoissance de ces loix ne servît merveilleusement à dévoiler le grand secret de la Nature ?

N'est-ce pas un trait de génie sublime d'avoir soupçonné & vérifié qu'il existe dans l'homme des propriétés relatives à celles de l'aimant ; & d'après cette nouvelle espèce de comparaison, d'avoir aperçu des vérités admirables qui en devoient être nécessairement la suite ?

Après être parvenu à ce point lumineux, ce même génie ne se seroit-il pas manqué à lui-même, s'il n'avoit cherché à imiter à l'égard de l'homme, ce qu'on avoit déjà découvert à l'égard de l'aimant, les moyens d'en diriger le Magnétisme, de le communiquer, propager, augmenter : sur-tout de l'appliquer au rétablissement des forces du corps.

Et comme cet agent est dans un état de mobilité continuelle, d'employer les moyens les plus analogues à cette mobilité, tels que la lumière & le son, les glaces & les instrumens de musique pour en accélérer les effets.

Cette Théorie ne renferme donc rien qui soit déraisonnable, absurde ; tout en est marqué au coin du génie & conforme aux plus saines idées de la Physique. Et comme on n'a aucune raison pour la rejeter, on doit non-seulement admirer celui qui a si bien suivi les traces de la Nature, mais aussi se livrer sans balancer aux effets consolans qui en sont la suite, puisqu'on n'auroit aucune raison de s'y refuser.

Cette Théorie tient-elle à d'autres Principes ?

L'Auteur de cette belle Théorie ne s'est pas arrêté en si beau chemin : il est parvenu de conséquence en conséquence à des principes de la plus grande simplicité, mais par cela même si opposés aux principes reçus, qu'on s'est servi de ce qu'ils ont d'admirable & de vrai pour les rejeter comme faux.

Comme il n'existe qu'une vie & qu'une santé , de même , a dit M. *Mefmer* , il ne peut exister , & il n'existe en effet qu'une maladie & qu'un moyen de guérir , & ce moyen existe dans la Nature , n'en étant que l'imitation.

Qu'il n'y ait qu'une vie , qu'il n'y ait qu'une santé , chacun en conviendra aisément : mais qu'il n'y ait qu'une maladie & qu'un moyen de guérir , c'est une assertion si opposée à toutes les idées reçues , qu'elle a soulevé tous les esprits & révolté ceux même qui auroient eu du penchant pour la doctrine de M. *Mefmer*.

Mais que dira-t-on , s'il demeure prouvé qu'en physique comme au moral , la Nature a formé une seule route , & que l'ignorance s'est fourvoyée dans une multitude : qu'en physique comme dans d'autres sciences , les hommes toujours accrochés & perdus dans l'immensité des branches , n'ont presque jamais su parvenir au tronc duquel dépendoient toutes ces branches , & ont toujours vu par conséquent division & multiplicité , là où il n'y avoit qu'unité & que simplicité ?

Alors on sera rempli de reconnoissance pour l'Homme de génie qui au milieu de cette immensité de routes a su reconnoître la seule que la Nature eut formée , & s'élançer jusqu'au tronc de l'arbre sans s'égarer dans l'immensité de ses branches , & qui a eu le courage de renoncer à la route battue , malgré le nombre , le savoir & le lustre de ceux qui la suivoient , & malgré les contradictions les plus étranges & les plus soutenues.

Mais telle est la vérité : elle s'avance lentement à travers le voile qui la couvre , afin que les uns ne soient pas aveuglés de son éclat , & que ceux qui sont indignes de sa grace , ne puissent en abuser.

N'existe-t-il qu'une maladie ?

Pour s'entendre , il faut convenir des mots : tout dérangement de santé est une maladie : ce dérangement se manifeste par une variété prodigieuse de maux qui , dans la Médecine ordinaire , exigent des remèdes ou des traitemens divers , mais dont le but est toujours le même , de rendre à la Nature son véritable cours.

S'il existe donc divers maux , il n'existe cependant qu'une seule maladie , ce fâcheux état où le cours de la Nature est dérangé , altéré , obstrué : toutes les fois donc qu'on pourra rétablir ce cours dans son état naturel , on dissipera les maux qui étoient la suite de son dérangement : & s'il n'y a qu'un moyen de rétablir ce cours , il n'existe donc qu'un seul moyen de guérir , quels que

soient les symptômes divers ou les maux par lesquels se manifeste la maladie du corps.

Messieurs les Médecins se conduisent d'après les mêmes principes; car leur but est toujours de rétablir ce qui est dérangé : à la vérité, ils emploient divers remèdes suivant les divers symptômes de la maladie, ou suivant les organes différens qu'elle attaque : mais ils auroient tort, à ce qu'il me semble, d'en conclure : 1°. L'impossibilité d'un traitement commun à ces maux ou symptômes : 2°. Qu'ils guérissent eux-mêmes ces maux par des routes différentes, puisqu'ils ne peuvent employer que celle qui rétablira le cours de la Nature : 3°. Que la route qu'ils suivent soit différente du Magnétisme animal, qu'ils rencontrent sur leur chemin sans s'en douter, & qu'ils mettent en œuvre réellement au moyen de leurs remèdes, par des combinaisons naturelles & heureuses qui leur font exécuter médiatement par le Magnétisme animal, ce que M. *Mesmer* fait exécuter à celui-ci immédiatement.

C'est parce que ce Magnétisme animal peut être mû médiatement par des moyens très-différens, qu'on voit les Médecins employer avec succès dans les mêmes maladies des remèdes absolument opposés en apparence, & même changer souvent de système à cet égard avec le même succès, parce qu'il suffit qu'ils trouvent un moyen qui mette en œuvre le Magnétisme animal, pour qu'ils opèrent la guérison qu'ils desirent, quoiqu'ils ne se doutent pas de la vraie cause qui donne à leurs remèdes tant d'efficacité.

Les uns & les autres cherchent également à guérir, comme fait la Nature elle-même, par le moyen des *CRISES*, c'est-à-dire par des efforts qui dissipent les obstacles ou les causes par lesquelles le cours de la Nature est dérangé.

Les Médecins provoquent ces crises par les remèdes qu'ils ordonnent; M. *Mesmer*, par son traitement : & dans tous ces cas, c'est le Magnétisme animal qui est mis en jeu.

Le grand avantage du traitement par le Magnétisme animal, consiste donc à agir par des procédés moins composés, d'un effet moins éloigné, immédiat, dégagé par conséquent des inconvéniens qui sont la suite nécessaire de remèdes qui ne peuvent agir que par plusieurs milieux dont chacun est un nouvel obstacle au succès.

Par exemple, les remèdes que la Médecine ordinaire emploie pour fondre les obstructions, étant obligés de passer à travers nombre de viscères avant de pénétrer au siège du mal, sont nécessairement affoiblis, peut-être dénaturés quand ils y arrivent : & lors même qu'ils y parviendroient sans être affoiblis, ce qu'ils contiennent de Magnétisme animal, ou la portion qu'ils en peuvent

mettre en jeu, est sans doute affoibli par son mélange avec ces remèdes; tandis que ce même Magnétisme mis en jeu directement, sans mélange, doit produire des effets infiniment plus sûrs.

Aussi les crises produites par la méthode de M. *Mesmer*, agissant immédiatement, sont sans danger, n'ont pas besoin d'être éloignées les unes des autres, sont aussi consolantes & aussi bénignes que dangereuses dans le cours ordinaire des choses.

Elles ont un autre avantage, c'est d'accélérer les heureux effets de la Nature, sans jamais occasionner des crises au-dessus des forces du Malade.

Ce sont des effets constans, assurés, calculables physiquement, & qu'on sera obligé de reconnoître dès qu'on voudra réfléchir sur ces belles combinaisons, sur la marche de la Nature dont la méthode de M. *Mesmer* ne s'éloigne pas un instant.

Cette simplicité & cette unité, caractères incontestables de la vérité, étoient bien dignes de paroître dans notre Siècle, & bien faits pour entraîner tous les esprits : il sera impossible qu'on se refuse à leur évidence, dès qu'on voudra y donner quelque attention, qu'on ne sera pas entraîné par sa légèreté ou par de vains préjugés.

Que doit-on penser du silence des Facultés de Médecine & des Académies Littéraires ?

C'est un phénomène en apparence bien bizarre que celui du silence que gardent à l'égard d'une découverte aussi grande, aussi utile, les Facultés de Médecine & les Académies Littéraires. Il semble que ces Corps distingués par leurs connoissances & par leur mérite, devroient servir de flambeau aux hommes, relativement à cette découverte : qu'ils devroient être les premiers à en apprécier le mérite & à inviter les hommes à en profiter, ou à leur en faire voir le danger : cependant, un silence profond regne de leur côté, tandis que la multitude se jette dans les bras de celui qui annonce une découverte aussi belle, & qu'un grand nombre de personnes dont on ne peut suspecter le témoignage, disent hautement les obligations qu'ils ont à cette découverte, & comme elle leur a rendu la santé & la vie. Ce silence paroît d'autant plus surprenant, que M. *Mesmer* n'a rien négligé pour intéresser en faveur du Magnétisme animal, toutes les Facultés de Médecine & les Académies Littéraires ; & qu'il auroit cru leur manquer, s'il ne s'étoit pas conduit ainsi.

N'en

N'en concluons pas que la découverte de *M. Mesmer* n'est qu'une chimère, ou que ces Corps respectables sont opposés réellement à cette découverte : nous ferions en cela également tort, & à ces Corps distingués & à cette découverte.

Ces Corps sont consacrés au maintien d'une doctrine constante, approuvée de tous les temps, supérieure à une foule d'opinions & de préjugés qui, sans eux, auroient été infiniment funestes au genre humain : ils ne peuvent donc ; sans cesser d'être eux, adopter légèrement des doctrines nouvelles : ils ne peuvent régner que par l'opinion : il faut donc que toute opinion nouvelle soit devenue Nationale pour que ces Corps puissent l'adopter.

C'est ainsi que les Tribunaux & les Universités furent Sectateurs d'Arifote, jusqu'à ce que la Nation fut devenue Cartésienne : de même, il fallut que la Nation eut abjuré le Cartésianisme & fut devenue Newtonienne, pour que l'Académie des Sciences osât avouer le système du savant Anglois.

En France, ce n'est point le Gouvernement, ce ne sont point les Académies qui font l'opinion : leurs décrets sont nuls quand ils précèdent celle-ci : il faut qu'ils se soumettent à cette opinion, c'est la Reine du Monde, c'est la Loi des François : en vain un de leurs Monarques voulut introduire trois Lettres dans l'Alphabet National, les trois Lettres disparurent devant l'opinion. C'est ce qui fit dire si plaisamment à l'Auteur immortel des Lettres Persannes : » J'ai ouï parler d'une espèce de Tribunal qu'on appelle l'Académie » Françoisise : il n'y en a pas de moins respecté dans le Monde : car on dit » qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le Peuple casse les Arrêts & lui impose des Loix » qu'il est obligé de suivre ».

Comme ces Corps distingués ne connoissent point la théorie dont s'appuie *M. Mesmer*, ils ne pourroient se décider que d'après l'expérience : mais l'expérience seule est-elle un Juge infallible ? C'est ce que prétendent les Empyriques : aussi les Corps Littéraires ont décliné ces expériences : c'est qu'on ne peut s'élever contre l'expérience, & que cependant sur des matieres douteuses, elle est insuffisante : car on peut toujours craindre des expériences contraires. Dès qu'on est dénué de principes, on ne peut jamais dire jusqu'où ira l'expérience, où elle s'arrêtera : car de conséquence en conséquence, il peut n'y avoir point de fin.

Tout ce qu'on peut desirer de la part des Facultés de Médecine & des Académies savantes dans une pareille situation, c'est qu'elles ne prennent aucun parti, ni pour ni contre : que ces Corps ne risquent pas de se déshonorer en attaquant une doctrine qui pourroit être vraie : & qu'ils ne témoignent pas de la

légereté en adoptant trop promptement un système qui pourroit changer l'en-semble de leur doctrine, & qui exigeroit d'eux des sacrifices qui ne seroient peut-être pas dans ce moment en leur pouvoir. Qu'ils restent ainsi tranquilles Spectateurs du combat jusques à son entière & pleine décision : & que ceux d'entr'eux dont le génie & les facultés seront assortis à ces belles découvertes, ne rougissent pas de devenir les Elèves de la Nature, après avoir été ceux de l'opinion.

Ainsi le Public n'étant plus balancé entre la nouvelle & l'ancienne doctrine, sera mieux en état d'en juger, & de reconnoître la vérité qu'éloignent sans cesse les considérations particulières & les intérêts personnels.

Quelle a été la conduite de M. Mesmer à l'égard de ces Corps Savans ?

Les principes que nous venons d'établir, sont d'autant plus essentiels, que ; comme nous l'avons dit, M. *Mesmer* a fait diverses tentatives pour engager les Facultés de Médecine & les Académies de l'Europe à accueillir sa découverte : & que ces Corps, fideles à ces principes, ne l'ont point écouté : ici, nous ne ferons que rendre un compte très-succinct de ces tentatives, & de leur peu de succès.

» L'Histoire du Magnétisme animal, présente cinq époques principales : 1^o. Relations avec la Faculté de Médecine de Vienne : 2^o. Relations avec l'Académie des Sciences de Paris : 3^o. Relations avec la Société Royale de Médecine de Paris : 4^o. Relations diverses pendant les deux années suivantes : 5^o. Relations avec la Faculté de Médecine de Paris ».

Qui a vû une de ces Relations, les a toutes vues : c'est par-tout les mêmes résultats : des Savans faits pour voir, qui ne voient rien, qui nient tout, qui repoussent tout : qui, accoutumés à une route, ne peuvent ni en prendre une autre, ni admettre l'existence d'aucune autre : pour qui tout ce qui est hors de leur sphère, n'est que folie, absurdité ou imagination abusée.

C'est à Vienne que M. *Mesmer* jetta en 1766 les premiers fondemens de cette doctrine, & qu'il en fit les premières épreuves. Quittant ensuite sa Patrie, il vient à Paris, fait en diverses occasions des expériences sous les yeux de divers Membres de l'Académie des Sciences : ils sont convaincus, disent-ils, mais ils n'oseroient rendre compte à l'Académie de ce qu'ils ont vu, dans la crainte qu'on ne se moque d'eux. Enfin, il prend le parti d'écrire à l'un d'eux pour engager l'Académie à faire suivre ses expériences par quelques

personnes de son Corps : mais l'Académie décide qu'on ne s'occupera point de la découverte de M. *Mesmer*.

La Société Royale de Médecine veut, de son côté, inspecter M. *Mesmer*, parce que c'est à elle à juger de tout remède nouveau : il consent de la rendre témoin de ses expériences, par Députés, & non par Commission : tout est rompu, parce que c'est une Commission qu'on entend lui envoyer, & non de simples Députés : & on lui dit fort honnêtement qu'on ne prend intérêt ni à la personne, ni à son traitement, ni à sa découverte.

C'étoit en 1778, année douloureuse pour M. *Mesmer*, qui dut se trouver dans un étonnement sans égal, en voyant l'indifférence de deux Corps respectables dans lesquels il sembloit si naturellement qu'il devoit trouver des Patrons & des Défenseurs zélés : il dépeint avec tant d'énergie la situation dans laquelle il se trouva à cette époque, que je ne saurois me dispenser d'en transcrire ici le tableau : on se formera une plus juste idée de sa constance & de sa grandeur d'ame, sentimens qui ne pouvoient être l'effet que de la ferme persuasion dans laquelle il étoit d'avoir fait la découverte la plus utile, & qu'avec elle il triompheroit nécessairement de l'indifférence & de l'incrédulité.

» En réfléchant ma situation, dit-il, je voyois que pour salaire de mes travaux, de mes complaisances & de mes peines, il me restoit le témoignage de ma conscience : il étoit à-peu-près seul.

» J'avois multiplié les expériences pour prouver l'action du Magnétisme animal ; & cependant je n'avois pu faire reconnoître l'action du Magnétisme animal.

» J'avois entrepris un nombre assez considérable de traitemens, pour prouver que le Magnétisme animal étoit un moyen de guérison dans les maladies les plus invétérées ; & cependant, je n'avois pu faire reconnoître que le Magnétisme animal étoit un moyen de guérison.

» Ma profession de Médecin m'avoit mis autrefois à Vienne en quelque considération : ma découverte m'y avoit mis dans le plus grand discrédit.

» En France, j'étois un objet de risée, livré à la tourbe académique.

» Si, dans le reste de l'Europe, mon nom parvenoit à frapper quelquefois la voûte des Temples élevés aux Sciences, ce n'étoit que pour être repoussé avec mépris.

» Heureusement, je n'étois pas dans le besoin. La fortune, secondant mon cœur altier, ne faisoit pas dépendre le sort de l'humanité de ma faim ou de ma soif. Elle étoit juste la fortune ; car si par malheur le précieux secret que

» m'a confié la Nature étoit tombé en des mains nécessairement, il auroit couru
 » les plus grands dangers. . .

» Je dois être protégé, je desiré l'être; mais c'est par le Monarque, Pere de
 » ses Peuples, par le Ministre dépositaire de sa confiance, par les Loix amies
 » de l'homme juste & utile. . .

» Cependant, plus isolé dans Paris que si je n'avois été connu de personne,
 » je jettai les yeux autour de moi, pour découvrir si je ne pouvois pas m'ap-
 » puyer de quelqu'homme né pour la vérité. Ciel! quelle vaste solitude! quel
 » désert peuplé d'êtres inanimés pour le bien »!

Certainement, la solitude ne pouvoit être plus grande : mais pouvoit-il en
 être autrement ? M. *Mesmer* ne s'étoit adressé qu'à des Corps qui ne pou-
 voient l'écouter, & qu'il sembloit cependant avoir pris pour ses Juges : il ne
 convenoit donc à personne de se mettre en avant : c'eût été vouloir décider
 la question, se mettre au-dessus de ces Corps respectables. M. *Mesmer* de-
 voit donc se trouver isolé, quoique Paris fût rempli de personnes très-ani-
 mées pour le bien, & très-empressées à l'encourager, & sur-tout à favoriser
 les découvertes utiles : mais dont les trois quarts n'avoient jamais entendu par-
 ler de la sienne, & dont le reste étoit retenu par la conduite des Lettrés.

L'exemple de M. Bailli, de l'Académie des Sciences, prouve ce qu'auroient
 fait les Particuliers s'ils avoient été à même de suivre de près la découverte de
 M. *Mesmer* : ce Savant Académicien ayant fait, quelque temps après, la con-
 noissance de celui-ci, il n'exigea pas que M. *Mesmer* le convainquît par des
 expériences que la Nature en pouvoit savoir plus que lui : & il eut l'honnêteté
 de prendre sa défense en pleine Académie, en ajoutant que sa découverte mé-
 ritoit qu'on s'en occupât : c'est avec un vrai plaisir que nous insistons sur les
 justes éloges que M. *Mesmer* donne à ce Savant.

A la fin de cette même année, quelques Médecins de la Faculté de Paris
 suivirent les expériences de M. *Mesmer* : au bout de sept mois, ils trouverent
 des difficultés à décider en quel cas les guérisons sont dues à la Médecine, &
 en quel cas elles sont dues à la Nature : là s'éteignirent les Conférences, mais
 commencerent les attaques par écrit.

Quels sont les écrits contre M. Mesmer ?

M. de Horne publia en 1780 une Brochure de 16 pages in-12. sous ce
 titre : *Réponse d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province, sur le pré-
 tendu Magnétisme animal de M. Mesmer.* Selon M. de Horne, les malades

de M. *Mesmer* sont des gens crédules, des imaginations exaltées, des vapeurs, des esprits foibles, timides, dignes de pitié : Quant à M. *Mesmer*, il a de l'assurance, de l'adresse, de l'artifice ; il a monté un théâtre, il y fait ses exercices, & s'y escrime merveilleusement : il est un Thaumaturge, un Prométhée, l'Opérateur *Mesmer*.

Nous l'avons dit, des injures ne sont pas des preuves : & si ceux que M. *Mesmer* a guéris ne sont pas des gens timides, des esprits foibles, des vapeurs, des imbécilles, dignes de la pitié de M. de Horne ; s'ils sont aussi compétens pour juger de leur état que M. de Horne, que devient la sortie de celui-ci, & quelle idée doit-on se former de son jugement & de son impartialité :

M. Bacher, dans son Journal de Médecine, voulut aussi se donner le divertissement de plaisanter du Magnétisme animal : il se crut en droit d'argumenter contre cette découverte, parce que les trois Médecins qui ont abandonné les Expériences de M. *Mesmer*, gardent le silence. « Nous les connoissons tous trois, dit-il, & nous sommes garants que s'ils eussent été témoins de quelques Cures véritablement opérées par le Magnétisme animal, ils n'hésiteroient pas à l'attester ; mais ils gardent le silence ».

Ils gardent le silence, M. Bacher ! & cette preuve négative est pour vous une démonstration ? Quelle est donc cette étrange Logique ? Avez-vous sommé ces Messieurs de vous dire la vérité ? Avez-vous été établi Juge pour les interroger ? Et si M. *Mesmer* vous disoit, ils gardent le silence, donc ils ont vu, donc ils sont pour moi, qu'auriez-vous à répondre :

Hé bien ! M. Bacher, moi qui n'ai point l'honneur de les connoître, je prétends les juger mieux que vous, en disant que leur constance à suivre pendant sept mois entiers les opérations de M. *Mesmer*, & leur silence profond depuis ce tems-là, est pour moi une preuve convaincante qu'ils ont vu des Phénomènes dignes de la plus grande curiosité & du plus grand intérêt : que ces Phénomènes seuls ont pu soutenir leur constance & leur attention pendant une durée de tems aussi considérable ; que ces Phénomènes ont tous été si favorables à M. *Mesmer*, qu'on n'a vu aucun moyen soit de les nier, soit de démontrer d'aucun qu'ils fussent l'effet du Charlatanisme ou d'une imagination exaltée ; mais que ne pouvant remonter à la vraie cause de ces Phénomènes, à la théorie qui seule peut les expliquer, on a pris le parti du Sage, celui de garder le plus profond silence.

En effet, qu'auroient-ils eu plus que M. *Mesmer*, ces Messieurs, pour s'attirer la confiance du Public, pour fixer son opinion ? ils ne pouvoient par-

rager son triomphe , & ils se seroient mis hors d'état de lui être jamais d'aucune utilité. Voilà ce que vous n'avez point vu , M. Bacher , & ce que vous ne pouviez voir.

Ce seroit une grande & belle question à traiter , jusques à quel point on peut & on doit servir la vérité , soit en parlant en sa faveur , soit en gardant le silence ! mais qui la résoudra cette belle & sublime question ?

La vérité éternelle a dit , qui n'est pas contre nous est pour nous : ces trois Médecins par leur silence , sont donc des témoins admirables en faveur de M. Mesmer ? S'ils n'avoient jamais rien vu , ils n'auroient pas eu la patience d'aller jusqu'au septieme mois : des personnes sages , honnêtes , intelligentes ne se laissent pas amuser comme cela ; mais l'expérience d'un mois faisoit desirer celle du mois suivant.

S'ils n'avoient rien vu , ils n'auroient pas gardé le silence au bout de sept mois : indignés , ils auroient dit hautement , publiquement , qu'ayant eu la complaisance de se prêter à l'examen de la vérité avec une patience & une attention à toute épreuve , ils n'avoient remporté de tous leurs soins & de toutes leurs peines que la conviction pleine & entiere de l'imposture ou de l'ignorance : ils l'auroient dit assez haut pour que l'indignation succédât à l'étonnement ; & que dès ce moment M. Mesmer fût couvert de confusion , & abandonné du peu de personnes auxquelles il auroit fait illusion.

Voilà , M. Bacher , ce que je conclus du silence des trois Médecins que vous connoissez : je crois leur rendre plus de justice que vous , parce que mon raisonnement me paroît plus fondé en principes que le vôtre ; que dans votre système leur silence est déraisonnable & ne tient à rien ; & que dans le mien , il fait honneur à leur sagesse & à l'amour que tout homme doit avoir pour la vérité , dont il ne doit pas même se montrer l'ami de peur de lui nuire , s'il ne peut justifier son choix par une victoire complete.

C'est par cette même raison que je ne garde pas le silence ; car lors même que je le garderois , on n'en pourroit rien conclure ni pour ni contre M. Mesmer , puisque je n'ai nulle voix en Chapitre ; la reconnoissance seule m'invite à parler , ainsi que le desir d'engager mes semblables à se mettre à même d'éprouver ce mieux que je crois que M. Mesmer est seul en état de leur donner , jusqu'à ce que MM. nos Docteurs embrassent eux-mêmes sa théorie & sa pratique : & ces motifs sont plus que suffisans , sans doute , pour m'excuser auprès du Public , puisque je ne suis pas dans le cas d'exiger , pour me déterminer , autant que les personnes appellées par leur état à avoir un sentiment *à priori* sur des objets aussi importants.

Trop heureux , si je puis par mon exemple hâter le moment où l'on n'aura plus de doute sur la sublimité & la certitude de l'une , & sur l'utilité admirable de l'autre !

Mais revenons à la suite des faits. La Faculté de Médecine fut sollicitée ensuite par M. Roussel de Vauzefmes à s'élever contre M. *Mesmer* & contre la Doctrine.

Cet Acteur du moment , dont on n'a plus entendu parler depuis ce tems-là , étoit un jeune Médecin , bien ardent , peu avisé qui espéra de se couvrir de gloire en haranguant la Faculté contre M. *Mesmer* : tels les Tribuns de Rome se faisoient un plaisir de s'élever contre les Sénateurs les plus illustres ; tels on vit souvent dans cette fière République , de jeunes étourdis citer devant le Peuple les Romains les plus distingués , pour se faire un nom , pour avoir l'air d'être quelque chose. Voici le début de celui-ci.

« De tous les tems , il a existé des gens à secret , possesseurs de recettes miraculeuses pour la guérison des maladies : & le Public , ignorant en Médecine , a toujours été la dupe des vaines promesses de ces aventuriers. Ils n'établissent nulle part une demeure fixe ; car leurs manœuvres sont bien-tôt mises au grand jour ; & ce même Public , honteux d'avoir été grossièrement séduit , les traite ensuite avec l'indignation qu'ils ont justement encourue : mais par une foiblesse attachée à l'humanité qui ne cesse de courir après l'erreur , s'il vient encore à paroître sur la scène un nouveau Charlatan , il attire bien vîte tous les regards de la multitude. Ainsi M. *Mesmer* , après avoir fait pendant assez long-tems beaucoup de bruit à Vienne en Autriche , après avoir été , comme c'est la coutume , démasqué & ridiculisé , est venu établir son théâtre dans cette Capitale , où depuis près de trois ans il donne des représentations le plus tranquillement du monde. Tous les Médecins qui exerçoient ici noblement leur profession se contentoient de le mépriser

L'Orateur termine ainsi son étrange Plaidoyer : » J'aurai rempli la tâche que je me suis imposée , si j'ai pu , MM. vous prouver les manœuvres de M. *Mesmer* . . . si j'ai démontré le ridicule , le faux de ses principes , l'absurdité , l'impossibilité , la fausseté des Cures qu'on vous présente à examiner . . . J'attaque seulement la ridicule & très-dangereuse Doctrine , que je regarde comme ennemie du bien public , & qui compromet cette Compagnie ».

Il faut en convenir , M. de Vauzefmes , vous êtes vraiment un homme fort habile , puisqu'il par vos seules lumieres vous avez pu découvrir il y a

trois ans que *M. Mesmer* n'est qu'un Charlatan , qu'un Aventurier à recettes , qu'on a démasqué & ridiculisé à Vienne , & qui ne jouit à Paris que d'une gloire momentanée qu'il ne mérite pas même , selon vous , d'autant meilleur Juge , sans contredit , que jamais on ne fera dans le cas de mettre en question , si ceux que vous guérirez en seront redevables à la Nature ou à vous.

Cependant , cette célébrité se soutient , elle augmente de plus en plus ! MM. les Médecins les plus distingués commencent à croire qu'elle est fondée ; quelques-uns d'eux adressent même à celui que vous attaquez , des malades qu'ils reconnoissent ne pouvoir être guéris par les remèdes connus & avoués de toutes les Facultés.

Mais si c'étoit vous-même , M. de Vauzèsimes , qui par un jugement précipité vous vous fussiez déclaré ennemi du bien public en éloignant les hommes d'une Doctrine excellente , vous vous fussiez montré un vrai Charlatan en calomniant la sienne ; si le rôle que vous avez joué en face de la Faculté est un rôle ridicule & dangereux , n'ayant que l'erreur & l'imposture pour base ; s'il est démontré que ces principes que vous rejetez , sans les connoître , sont fondés sur la Nature ; si c'est vous qui méritez le mépris & l'indignation dont vous avez voulu accabler la vérité ; si vous avez insulté , persécuté le grand homme que vous deviez écouter ; si vous avez à vous reprocher la mort de tous ces infortunés que *M. Mesmer* auroit conservés , ainsi qu'il a fait à mon égard , mais que vos malheureuses assertions ont détournés de la juste confiance qu'il méritoit ; de quels remords ne devez-vous pas être agité ? quelle ne doit pas être votre honte dans tous les siècles ? & en quelle exécration ne devez-vous pas être ?

Je ne vois qu'un seul moyen de vous laver de cette tache profonde , vous & vos semblables , d'expier une conduite qu'on ne sauroit pardonner qu'en faveur de votre jeunesse , de vos préjugés , de votre ignorance : c'est de revenir sur vos pas , d'ouvrir les yeux à la lumière , d'en devenir l'Apôtre avec cette même chaleur que vous avez mise pour la détruire , & à présenter à la Faculté que vous induisiez en erreur , un Mémoire directement contraire à celui qui a le malheur de porter votre nom.

Mais hâtez - vous ; car la vérité vous gagnera de vitesse ; & lorsque vous ferez seul de votre opinion , quelle ressource vous restera-t-il pour réparer le mal que vous aurez fait ?

Quelles

Quelles propositions faisoit M. Mesmer à la Faculté de Médecine ?

Tandis que la Faculté de Médecine prètoit l'oreille à ce discours, elle la fermoit aux propositions de M. Mesmer ; voici le Mémoire qu'il avoit demandé qu'on lui présentât dans cette même Séance.

» La découverte du Magnétisme Animal a donné lieu à l'impression d'un
 » Mémoire, dans lequel il est avancé que la Nature offre un moyen univer-
 » sel de guérir & de préserver les hommes : qu'avec cette connoissance, le
 » Médecin jugera sûrement l'origine, la nature & les progrès des maladies,
 » même des plus compliquées ; qu'il en empêchera l'accroissement, & par-
 » viendra à leur guérison sans jamais exposer le malade à des effets dange-
 » reux ou à des suites fâcheuses, quel que soit l'âge, le tempérament & le
 » sexe.

» Ce système, en opposition à toutes les idées reçues, a passé pour illusoi-
 » re : l'Auteur de la découverte s'y attendoit, mais il n'a pas tardé à justifier
 » le raisonnement par le fait.

» Il a entrepris, aux yeux de tout Paris, un nombre considérable de traite-
 » mens : les soulagemens procurés & les Cures opérées par le Magnétisme
 » Animal, ont invinciblement prouvé la vérité des assertions avancées.

» Néanmoins, il faut observer que les expériences faites jusqu'à ce jour,
 » ont dépendu de tant de volontés diverses, que la plupart n'ont pu être por-
 » tées au point de perfection dont elles étoient susceptibles : car si quelques
 » malades ont suivi leur traitement avec la constance & l'assiduité nécessai-
 » res, il en est un grand nombre qui les ont sacrifiés à des convenances
 » étrangères.

» Si l'Auteur ne visoit qu'à la célébrité, il suivroit constamment la mè-
 » me marche ; mais l'espoir d'être plus généralement utile lui en prescrit une
 » autre.

» Il a pour but de convaincre le Gouvernement ; mais le Gouverne-
 » ment ne peut raisonnablement statuer en pareille matière qu'à l'aide des
 » Savans.

» S'il est en Europe un Corps qui, sans présomption, puisse se flatter d'une
 » prépondérance non-réusable dans l'objet dont il est question, c'est sans
 » doute LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

» S'adresser par son entremise au Gouvernement, est donc la preuve la plus
 » formelle de la sincérité de l'Auteur, & de l'honnêteté de ses vues.

» En conséquence , il propose à la Faculté de prendre d'un commun accord & sous les auspices formels du Gouvernement , les moyens les plus décisifs de constater l'utilité de sa découverte.

» Rien ne paroîtroit mener plus directement à ce but , que l'essai comparatif de la méthode nouvelle , avec les méthodes anciennes.

» L'Administration des remèdes usités, ne pouvant être en meilleures mains qu'en celles de la Faculté , il est évident que si la méthode nouvelle obtiendroit l'avantage sur l'ancienne , les preuves en sa faveur seroient des plus positives.

» Voici quelques-uns des arrangemens qui pourroient être pris à cet égard. Il est inutile de dire que de part & d'autre on doit conserver la plus grande liberté d'opinions, & une autorité égale sur les malades soumis à chaque traitement.

» 1°. Solliciter l'intervention du Gouvernement ; mais comme il est aisé de sentir que la demande d'un Corps tel que la Faculté doit avoir plus de poids que celle d'un particulier , il seroit à propos qu'avant tout la Faculté se chargeât de cette négociation.

» 2°. Faire choix de vingt-quatre malades , dont douze seroient réservés par la Faculté pour être traités par les méthodes ordinaires : les douze autres seroient remis à l'Auteur qui les traiteroit suivant sa méthode particulière.

» 3°. L'Auteur exclut de ce choix toutes maladies V. . . ,

» 4°. Il seroit préalablement dressé Procès-verbal de l'état de chaque malade : chaque Procès-verbal seroit signé , tant par les Commissaires de la Faculté que par l'Auteur , & par les personnes préposées par le Gouvernement.

» 5°. Le choix des malades seroit fait par la Faculté , ou par la Faculté & l'Auteur réunis.

» 6°. Pour éviter toutes discussions ultérieures , & toutes les exceptions qu'on pourroit faire d'après la différence d'âge , de tempérament , de maladie , de leurs symptômes , &c. la répartition des malades se feroit par la voie du sort.

» 7°. La forme de chaque examen comparatif des maladies & leurs époques seroient fixées d'avance , afin que par les suites il ne pût s'élever aucune discussion raisonnable sur les progrès obtenus par l'une ou l'autre des méthodes.

» 8°. La méthode de l'Auteur exigeant peu de frais , il ne demanderoit

» aucune récompense de ses soins ; mais il paroîtroit naturel que le Gouver-
 » nement prit sur lui les dépenses relatives à l'entretien des vingt-quatre
 » malades.

» 9°. Les personnes préposées par le Gouvernement , assisteroient à cha-
 » que examen comparatif des malades , & en signeroient les Procès-Verbaux :
 » mais comme il est essentiel d'éviter de la part du Public toutes inculpations
 » d'intelligence ou de connivence , il seroit indispensable que les Préposés
 » du Gouvernement ne fussent pris dans aucun Corps de Médecine.

» L'Auteur se flatte que la Faculté de Médecine de Paris ne verra dans
 » les propositions ci-dessus , qu'un juste hommage rendu à ses lumieres , &
 » l'ambition de faire prospérer par les soins d'un Corps cher à la Nation , la
 » vérité qui peut lui être la plus avantageuse ».

Ces propositions , je crois que M. *Mesmer* les maintient encore , & je suis
 très-persuadé qu'il est encore prêt à les exécuter dès que le Gouvernement le
 désireroit.

Le Magnétisme Animal guérit-il ? ne guérit-il pas ? Que répond M. Mesmer ?

Le Public , toujours enfant , toujours prompt à se prévenir , toujours cou-
 rant où il ne faut que marcher , a voulu gagner de vitesse M. *Mesmer* ; & sup-
 posant qu'on étoit guéri , a voulu savoir si l'on étoit bien guéri par le Magné-
 tisme , & si on l'étoit pour toujours. De-là des questions sans fin , auxquelles
 M. *Mesmer* a fait des réponses que personne n'a écoutées , que personne n'é-
 coute , que peut-être personne n'écouterà ; & qui par conséquent n'empê-
 chent pas qu'on ne revienne cent fois sur les mêmes questions : nous ne
 saurions donc nous dispenser de mettre sous les yeux de nos Lecteurs ces ré-
 ponses telles que M. *Mesmer* les fit imprimer il y a trois ans.

» Si je n'avois obtenu de ma découverte qu'une action sensible sur les
 » corps animés , elle n'en offriroit pas moins en Physique un de ces Phéno-
 » mènes curieux & extraordinaires qui nécessitent l'attention la plus sérieuse ,
 » tout au moins jusqu'à ce qu'il soit reconnu par des expériences exactes ,
 » multipliées & retournées en tout sens , qu'il n'y a aucun avantage réel à en
 » espérer.

» Aujourd'hui cette dernière supposition seroit inadmissible , puisqu'il est
 » prouvé que l'action du Magnétisme Animal est un moyen de soulagement
 » & de guérison dans les maladies : seulement , l'indifférence sur un fait de

» cette nature seroit un phénomène plus inconcevable que la découverte
 » elle-même.

» Les données que j'ai acquises sur l'efficacité du Magnétisme Animal
 » sont très-satisfaisantes. En général, il doit venir à bout de toutes les mala-
 » dies, pourvu que les ressources de la Nature ne soient pas entièrement
 » épuisées, & que la patience soit à côté du remède; car il est dans la marche
 » de la Nature de rétablir lentement ce qu'elle a miné. Quoi que l'homme
 » desire & fasse dans son impatience, il est peu de maladies d'une année dont
 » on guérisse en un jour.

» Les effets que je produis m'indiquent assez promptement & assez sûre-
 » ment les succès que je dois craindre ou espérer. Néanmoins, je ne prétends
 » pas à l'infaillibilité: il peut m'arriver de mal calculer les forces de la Na-
 » ture: je puis en espérer trop & n'en pas espérer assez: le mieux est d'essayer
 » toujours, parce que lorsque je ne réussis pas, j'éprouve au moins la con-
 » solation de rendre l'appareil de la mort moins affreux, moins intolérable.

» Le Magnétisme animal ne guérira certainement pas celui qui ne sentira
 » le retour de ses forces que pour se livrer à de nouveaux excès. Avant toutes
 » choses, il est indispensable que le malade veuille bien être guéri.

» Une guérison solide dépose plus en faveur de la solidité des Cures par le
 » Magnétisme animal, que dix rechûtes ne prouvoient contre; car une re-
 » chûte méritée ne prouvant pas que la maladie n'a pas été guérie, il doit
 » toujours rester la suspicion que le malade a mérité ou provoqué sa rechûte.

» Pour guérir véritablement une maladie, il ne suffit pas de faire dispa-
 » roître les accidens visibles: il faut en détruire la cause. Par exemple, la
 » cécité qui provient d'embarras dans les viscères, ne sera véritablement gué-
 » rie que par l'enlèvement de l'obstruction qui l'a occasionnée.

» Une pareille cure seroit parfaite assurément: néanmoins, elle pourroit
 » ne plus le paroître par les suites, si le malade se dissimuloit le penchant que
 » la Nature conserveroit quelque tems, peut être même le reste de la vie, vers
 » le cours fâcheux dont elle auroit été détournée. Dans cette hypothèse, il
 » est sensible que l'obstruction pourroit se former de nouveau, les accidens
 » détruits reparoître successivement, & cependant la Cure n'avoit pas été
 » moins réelle.

» La connoissance de ce dernier danger me portera toujours à encoura-
 » ger les personnes que j'aurai guéries, à recourir de tems à autre aux trai-
 » temens par le Magnétisme animal, soit pour éprouver leur santé, soit pour
 » la maintenir, soit pour la raffermir s'il y a lieu.

» Aux causes physiques , on doit ajouter l'influence des causes morales :
 » l'orgueil , l'envie , l'avarice , l'ambition , toutes les passions avilissantes de
 » l'esprit humain , sont autant de sources invisibles de maladies visibles. Com-
 » ment guérir radicalement les effets de causes toujours subsistantes ?

» J'en dis autant des renversemens de fortune & des chagrins intérieurs si
 » communs dans le monde : le Magnétisme animal ne guérit pas de la perte
 » de cent mille livres de rente , ni d'un mari brutal ou jaloux , ou d'une fem-
 » me acariâtre ou infidelle , ni d'un pere & d'une mere dénaturés , ni d'enfans
 » ingrats , ni d'inclinations malheureuses , de vocations forcées , &c. &c.

» La funeste habitude des médicamens opposera long-tems des obstacles
 » aux progres du Magnétisme-animal : les maux auxquels nous livre la sévère
 » Nature ne sont ni si communs , ni si longs , ni si ravageurs , ni si résistans
 » que les maux accumulés sur nos têtes par cette foiblesse. Un jour cette vé-
 » rité sera démontrée , & l'humanité m'en aura obligation. En attendant ,
 » il est juste d'observer que si le Magnétisme-animal guérit quelquefois de mé-
 » dicamens déjà pris , il ne guérit jamais de ceux qu'on prendra par la suite :
 » les personnes qui sortant de chez moi se jettent par impatience ou par su-
 » perstition dans les remèdes usités , ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes
 » des accidens qu'ils éprouvent.

» Ces diverses considérations doivent indiquer suffisamment que la ques-
 » tion de la solidité ou de la non-solidité des cures par le Magnétisme-animal ,
 » est plus compliquée qu'elle ne le paroît au premier coup-d'œil.

» Sur quoi fonderoit-on la crainte que le Magnétisme-animal n'épuise les
 » ressources de la Nature ? Ce n'est-là qu'une préomption : préomption pour
 » préomption , il seroit plus raisonnable & plus consolant de penser que l'imi-
 » tation de la Nature , travaillant à notre conservation , doit se ressentir de
 » sa bénignité.

» Quoique mon expérience m'ait appris que le Magnétisme-animal , en-
 » tre les mains d'un homme sage , n'exposera jamais le malade à des suites
 » fâcheuses , je conviens que cette question est de fait , & ne peut être déci-
 » dée avec connoissance de cause , qu'au moyen d'expériences aussi constan-
 » tes que réfléchies : mais c'est précisément par cette raison que ma voix seule
 » peut être de quelque poids à cet égard , jusqu'à ce que la communication
 » & l'étude approfondie de ma doctrine donnent le droit de se croire autant
 » ou plus éclairé que moi.

Quels Phénomènes caractérisent les effets du Magnétisme-animal ?

Si le Magnétisme-animal est un Agent, & s'il est puisé dans la Nature même, il doit offrir des phénomènes qui lui seront propres, & qui infiniment supérieurs aux effets de tout autre Agent, de toutes les vertus connues dans la Médecine ordinaire, prouveront de la manière la plus sensible & la plus étonnante, que rien ne lui est comparable dans l'Univers, & que la Nature s'y déploie avec toute la magnificence, la bienfaisance & la certitude, ou son infailibilité; qu'elle y offre au suprême degré toutes ces vertus ou ces propriétés qui annoncent sa présence, soit au retour du Printems, soit dans les heureux effets de cette multitude de plantes, & de simples auxquels elle a imprimé de merveilleuses propriétés.

Mais tels sont les phénomènes qu'offre le Magnétisme-animal, si étonnans pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, ou qui n'en ont pas été témoins, qu'ils les prennent pour l'effet de l'enthousiasme ou de l'illusion d'esprits assez foibles & assez crédules pour attribuer à une cause des effets qu'elle ne produit pas; tandis qu'aux yeux de tout spectateur calme & tranquille, ils n'ont rien d'étonnant, puisqu'il y voit le sceau de la Nature toujours grande & sublime, & dont les effets immédiats doivent laisser infiniment loin ceux de tout autre Agent subordonné.

A la tête de ces phénomènes mettons la force avec laquelle cet Agent ranime la Nature épuisée, la chaleur & la nutrition qui en est la suite, l'énergie qu'elle donne au corps le plus affoibli pour soutenir les remèdes ordinaires: ce phénomène admirable & incontestable pourroit être appuyé ici par une multitude d'exemples: j'ai déjà parlé de cette Dame hydropique que M. *Mesmer* mit en état dans quelques jours de soutenir une ponction déclarée son coup de mort par la Médecine ordinaire.

En moins de quinze jours, il a fait à mon égard ce que n'avoient pu vingt Printems & autant d'Etés, de rendre la chaleur à mes pieds, & de me donner des pieds de quinze ans, débarrassés de cors & de leur vieille & dure écorce.

C'est ainsi qu'il a rendu la chaleur & la nutrition aux doigts paralysés de ma nièce aînée qu'un accident avoit privé de chaleur & de vie.

Un second phénomène non moins étonnant, & qui se lie étroitement avec celui-là, c'est le courage & la constance qu'inspire ce traitement: plus on le

suit & plus on s'y attache : aucun Médecin ne peut inspirer la même confiance , & cette ardeur qui triomphe du tems & du doute.

Cet effet est vraiment étonnant à l'égard des personnes qui sont attaquées des nerfs : le traitement en renouvelant les symptômes de leur maladie , leur occasionne des crises terribles en apparence , des convulsions effrayantes , même pour ceux qui les ont vues le plus souvent : cependant les personnes les plus délicates , douées de sens , de raison , d'une extrême sensibilité , de beaucoup d'esprit , & incapables de se faire illusion , après avoir été exposées à ces crises violentes , bizarres & singulières , reviennent le lendemain avec la même sérénité & le même empressement que la veille ; bien plus , quoiqu'elles sentent les approches de la crise , elles ne l'évitent point , & la désirent même.

C'est qu'elles savent par leur expérience que ces crises sont aussi salutaires & aussi consolantes que les effets des remèdes ordinaires sont fâcheux & tourmentans.

» Si un Médecin ordinaire nous faisoit subir la centième partie de ce que nous éprouvons au traitement , me disoient un jour deux Dames aux Tuileries , nous le fuirions pour toujours , ou plutôt , il nous auroit bientôt détruites ; mais ici la consolation est à côté de la souffrance , & à la fin de chaque crise nous avons fait un pas vers la santé.

Ces mêmes Dames je les avois vues le jour même passer , dans une heure , de la plus extrême anxiété à laquelle aucun assistant ne pouvoit être de sang-froid , au calme & à la sérénité de personnes qui sortent de la compagnie la plus agréable ; & en cela , il n'y a ni illusion , ni superstition , ni fanatisme : c'est que tels doivent être , & tels sont les effets bienfaisans de la Nature.

Moi-même , il m'a fallu les heureux effets de ce traitement , pour surmonter l'aversion que j'ai pour tout remède , & mon inconfiance à leur égard , & pour me déterminer à y consacrer pendant un tems assez considérable , le tems le plus précieux pour un homme de Lettres , mes matinées.

Troisième Phénomène : point de diète.

Le Magnétisme animal offre un autre phénomène directement opposé à ce qu'exige en général la Médecine ordinaire , & cela doit être dès que les traitemens ne sont pas semblables , ou qu'ils portent sur des bases & des principes différens : dans la Médecine ordinaire , qui est dénuée de secours assez prompts pour rétablir l'organisation générale du corps , & sur-tout le jeu de l'estomac & le débarrasser de ses engorgemens , on est réduit à suivre un ré-

gime sévère, à s'abstenir d'alimens substantiels, à faire une diète exacte, qui loin de réparer les forces, les affoiblit de plus en plus; ce qu'on appelle vaincre l'ennemi en l'affamant.

Le contraire a lieu, exactement lieu, dans le Magnétisme animal : comme il débarrasse promptement l'intérieur de tout ce qui l'incommode, l'estomac se trouve toujours assez libre pour faire ses fonctions accoutumées, sans aucune gêne & aucune fâcheuse suite; aussi en sortant du traitement crie-t-on famine: je ne pouvois manger quand je me mis entre les mains de M. Mesmer; dès le premier jour je mourois de faim, & trouvois que le dîner tardoit bien.

Si MM. les Médecins nous faisoient manger dans le tems où ils nous ordonnent la diète, ils nous tueroient; & si Mesmer nous ordonnoit la diète au lieu de nous laisser manger, on périroit. C'est au Public à voir s'il préfère un traitement qui donne des forces & qui fait manger, à celui qui affoiblit & qui ôte les moyens de se restaurer.

Ajoutons quelques faits allégués par M. Mesmer lui-même.

» Une Dame, dit-il, passa trois jours chez moi sans boire ni manger; sourde, aveugle, muette, sans connoissance, & en état convulsif: le premier acte qu'elle fit par mon ordonnance en reprenant ses sens, fut de manger une bonne soupe au riz.

» Une Demoiselle passa treize jours dans le même état que la Dame dont je viens de parler: dans les neuf derniers jours, elle n'avoit rien avalé: au moment où elle revint de ce terrible état, il n'y avoit rien de prêt: j'en voyai chercher deux œufs frais & les lui fis manger avec les mouillettes.

» Un troisième malade m'a encore cruellement inquiété huit jours de suite; mais il avoit des intervalles; j'en profitois toujours pour le faire manger.

Cette Médecine nutritive, ajoute-t-il, paroît une fable aux yeux de MM. les Médecins. . . . Cependant, ils devroient bien réfléchir que la nutrition est un besoin urgent de la Nature, tandis que la diète forcée est un système hors de Nature.

Quatrième Phénomène : Influence du Magnétisme animal sur le Tempérament & le Caractère.

Le caractère & le tempérament dépendent, sans contredit, du physique: il est impossible que celui dont le physique est mal constitué ou souffrant, ne s'en ressente, & n'en fasse ressentir les funestes influences à ceux avec qui il

il vit : c'est un principe généralement reconnu, quoiqu'on le perde de vue dans une infinité de cas où l'on se plaint de la conduite fâcheuse & étrange d'un grand nombre d'individus, sans penser que s'ils sont insociables, coleres, emportés, mauvais sujets, farouches, fous ou frenétiques, leur volonté n'y est pour rien : que ce sont des malades dont le physique est dérangé par quelque mauvais levain, par quelque humeur viciée, par plus ou moins de bile qu'il ne faut pour leur bien-être.

Malheureusement la Médecine n'a pû s'élever jusques-là : jusques-ici elle n'a pu faire d'un fou un sage ; elle n'a pu guérir de l'insociabilité, de l'emportement, de la méchanceté ; son pouvoir n'a pu s'élever jusques-là : elle a pu faire disparaître des maladies physiques ; jamais elle n'a pu corriger le moral, & comment y seroit-elle parvenue, son empire ne s'étendant pas sur les nerfs, siége des sensations, & source des sentimens, ou seul moyen par lequel l'ame puisse manifester au dehors ce qu'elle est, & ce dont elle s'occupe, ou dont elle est affectée ?

Il n'en est pas de même du Magnétisme animal : n'étant autre chose que l'usage ou l'application de cet agent, dont s'abreuvent nos nerfs, à l'activité duquel ils obéissent nécessairement, cet agent doit rétablir l'harmonie primitive qui régnoit entre l'homme & l'Univers ; harmonie par laquelle tout étoit bien, & qui devoit pour l'homme ou pour la société la source d'une multitude de biens précieux, de la félicité : en effet, l'homme n'est heureux que par ses sentimens : il le sera donc toutes les fois que ces sentimens seront conformés à l'état éternel & immuable des choses, & ils auront cette perfection toutes les fois qu'on pourra conserver ou rétablir le calme & le bien-être dans les nerfs.

On n'empêchera pas, dit-on, par-là qu'on n'éprouve des contradictions, des désagrémens : qu'on n'ait un pere mauvais, un époux injuste, des enfans vicieux : non sans doute ; mais le Magnétisme animal donnant à l'homme la plus grande énergie, l'élevant au-dessus de lui-même, il le met à même de supporter avec plus de courage tous ces revers, & les fera regarder par conséquent comme infiniment plus légers : il diminuera d'ailleurs la masse de ces maux, de ces miseres morales en agissant également sur les divers membres de chaque famille, de chaque société, & en diminuant par conséquent le nombre de ceux dont on auroit à se plaindre.

Rêves d'une belle ame, s'écriera-t-on ! Visions extravagantes d'un cœur qui desire, sans faire attention à l'insuffisance des moyens, à l'impossibilité de ses vœux ! Mais outre qu'il vaut toujours mieux des rêves consolans que des rêves désespérans ; dès que le moral est lié au physique, il est de toute nécessité

fité que le moral soit mieux , & se développe mieux avec un meilleur physique : tel est insupportable dans les revers ou dans les maladies , qui étoit la douceur même dans la prospérité , & qui faisoit les délices de ses parens & de ses amis.

Un Monde physique nouveau , doit nécessairement être accompagné d'un Monde moral nouveau : les vertus de l'ame doivent suivre le bien-être du corps : peut-on être mauvais lorsqu'on respire un air vivifiant , plein de douceur , de sentimens agréables , dont on s'imbibe de toutes parts , dont on s'im-
pregne à longs traits :

Que ces Phénomènes ne pourront être saisis dans toute leur étendue , que par les Générations qui arrivent.

Mais ces heureux effets ne pourront se manifester dans tout leur éclat & dans toute l'étendue dont ils sont susceptibles , que pour notre Postérité : nous aurons bu l'amertume jusqu'au fond de la coupe , nous aurons dévoré l'aigre & le verjus , nous aurons soutenu le poids du jour , & ceux qui nous suivront n'auront que des roses à cueillir , ils n'auront qu'à jouir.

Nous , nous ne pouvons espérer que du soulagement dans nos maux invétérés : nous ne cherchons qu'à rendre nos douleurs supportables : la Génération qui arrive n'aura qu'à se débarrasser du levain de ses Peres , qu'à maintenir sa santé : & si quelque douleur légère lui fait craindre un avenir fâcheux , on en prévendra les effets plus facilement.

On ne vivra pas éternellement , mais on parviendra à l'âge le plus avancé qui soit donné aux Mortels , sans être arrêté en chemin par des maladies imprévues , ou tourmenté sans cesse par des infirmités qui font de la vie une mort continuelle.

L'Agriculteur pourra manger du fruit des arbres qu'il aura plantés dans sa jeunesse : le Monarque pourra conduire à une heureuse fin les projets qu'il aura formés pour le bonheur de ses Peuples : l'Homme de Lettres ne craindra pas que la mort vienne lui arracher le fruit de ses études , en l'arrêtant au milieu de ses travaux , en coupant le fil de ses jours au milieu d'un volume utile & intéressant dont lui seul a la clef. D'une plus longue expérience , d'un plus grand amas de matériaux , d'une automne plus soutenue , il résultera des conséquences plus vastes , des fruits plus précieux.

Jugeons-en par M. Mesmer lui-même. Ici je ne serai que Copiste : mon propre témoignage seroit trop suspect.

» La connoissance que j'ai de son caractère , dit un respectable Ecrivain que
 » j'ai déjà cité , M. le C. de C... P... a encore augmenté en moi l'estime
 » que je lui porte : toujours ami de l'humanité malgré l'ingratitude des hom-
 » mes à son égard , son âme sensible ne peut se démentir : la souffrance & les
 » maux appellent son cœur au plaisir de les soulager , & il accorde le plus sou-
 » vent ses secours par le seul désir de faire du bien. L'ingratitude & les noir-
 » ceurs dont il a été la victime , ne peuvent lui paroître un motif de refuser
 » ses soins à ceux qui les reclament : au-dessus de toutes les persécutions per-
 » sonnelles , il n'est véritablement affecté que de celles qui peuvent rendre à
 » éloigner le bien qu'il veut faire aux hommes.

A ces traits véridiques , on ne peut méconnoître l'Elève de la Nature , une
 personne digne qu'elle lui ait confié la découverte la plus consolante , la plus
 précieuse.

De l'indifférence qu'on témoigne à l'égard du Magnétisme animal.

Le Magnétisme animal produisant & ayant produit , selon nous , de pareils
 effets , il est bien surprenant , dira-t-on , que l'idée du Public ne soit pas encore
 fixée à cet égard : que tant de belles choses n'ayent pu s'attirer la confiance la
 plus entière , qu'elles rencontrent tant d'incrédules , & qu'on reçoive cette dé-
 couverte avec tant d'indifférence ! Si elle est telle que le prétendent les En-
 thousiastes , comment n'a-t-elle pas été reçue avec transport ?

Mais ces observations ou ces objections ne prouvent rien. Premièrement ,
 nous pouvons poser en fait , que cette découverte est à peine connue d'un
 millier des Habitans de Paris : que les Académies & les Médecins ne savent en
 quoi elle consistent : que les trois quarts des Gens de Lettres n'en ont jamais
 entendu parler , ou ont dédaigné d'y regarder : que ce sera dans vingt ans ,
 peut-être , une nouvelle toute neuve pour un quart des Parisiens ; en sorte
 qu'on doit regarder l'avantage d'avoir été guéri par M^r. Mesmer , comme un
 bon lot sur des milliers de noirs : car tandis qu'un a le courage & le bon esprit
 de se confier à ce Médecin & d'être guéri , des milliers préfèrent de périr par
 la Médecine ordinaire.

2^o. On s'imagine prouver l'étendue de son esprit , la sublimité de ses con-
 noissances , la pénétration incomparable de son génie , en fermant les yeux à
 la lumière , en niant tout , en prenant un ton décidé & tranchant sur tous les
 objets possibles , & sur-tout sur ceux dont on n'a aucune idée. Il semble

qu'on rougîroit de convenir que quelqu'un en sût plus que nous, qu'il eût fait des découvertes dont nous n'avions pas même soupçonné la possibilité ; & à force de courir après l'esprit, on laisse de côté le sens commun.

3°. Souvent ceux même qui seroient tentés de donner quelque confiance à *Mesmer*, sont retenus par la crainte du ridicule, cette arme si terrible dans Paris, mais qui ne devrait être redoutable que pour ceux qui le méritent réellement, & que doivent dédaigner ceux qui ont de leur côté raison & honneur.

4°. Une grandeur d'ame mal entendue en retient une multitude d'autres : plus ils voient des choses étonnantes, plus ils croient devoir les rejeter, de peur d'être la dupe de leur imagination, & d'avoir l'air de passer pour des esprits foibles, simples & crédules.

5°. On est enfin retenu par tous les mauvais contes qui se débitent sur le Magnétisme animal qu'invente la mauvaise foi, & que débitent les ignorans : il n'a pas guéri celui-ci ; il n'a pas guéri celui-là ; il a tué ce Monsieur ; il a rendu aveugle cette Dame ; tels & telles en ont perdu l'esprit : l'homme au Magnétisme, est un homme noir, il ne fait rien de rien : un peu d'aimant, un peu d'électricité, voilà tout son secret : qui n'en feroit autant ? N'avez-vous pas vingt Guérisseurs par l'Electricité ? N'avez-vous pas Comus, Comus dont sept Médecins de la Faculté viennent de signer les Procès-verbaux par lesquels ses merveilles sont démontrées ? honneur éternel à Comus dont on con-
~~naît~~ ^{naît} moins la méthode : voilà ceux auxquels il faut aller : mais à *Mesmer*, y pensez-vous ? Et puis à quoi bon ranimer les personnes qui doivent mourir : ne leur rend-on pas plus de service en les laissant mourir de leur belle mort, en les expédiant bien vite, bien vite ? c'est autant de pris sur les douleurs : est-ce là un service bien flatteur pour les héritiers ?

Faut-il donc être étonné si au bout de six ans de travaux dans Paris, *M. Mesmer* n'est pas plus avancé, plus connu, plus désiré : qu'on soit surpris au contraire de ce qu'il a pu déjà faire de si grandes choses, des choses qui ramèneront enfin le Public, & le réconcilieront pour jamais avec lui ? C'est un siège qu'il faut gagner de place en place, de rue en rue, de maison en maison : ainsi il en fut & il en sera toujours de toute découverte grande & utile.

La Découverte de M. Mesmer tient aux tems primitifs.

Rien de nouveau sous le Soleil, a dit un illustre Roi : plus nous fouillons

dans l'Antiquité, plus nous y trouvons des preuves nombreuses & étonnantes que nos découvertes les plus précieuses, les plus rares, ne font qu'un retour vers cette Antiquité si étonnante elle-même. Ce que nous disons ici est vrai, sur-tout des connoissances physiques. Fondées sur la Nature toujours la même, elles durent se présenter aux hommes toutes les fois qu'ils voulurent prendre la Nature pour guide : c'est ainsi que nous avons prouvé ailleurs que l'Electricité, son appareil, son coup foudroyant, découvertes de nos jours, avoient été connues des Anciens, qui en savoient même tirer un beaucoup plus grand parti que nous pour le bonheur des Nations.

Il en fut de même des influences du Magnétisme animal, qui se firent sentir certainement aux premières Sociétés : quoiqu'elles n'en aient pas connu la cause, & qu'elles n'aient pu le raisonner, elles n'en ont pas moins joui, & c'est à ces influences que les générations primitives durent ces jours longs & heureux si vantés dans l'Histoire, & dont jusques ici nous ne savions que penser.

En effet, la Nature étant alors dans son Printems, & les générations n'étant pas encore dégradées, avilies, détériorées par un sang impur transmis de siècle en siècle au préjudice de l'humanité entière, cet Agent admirable de la Nature produisoit des effets plus assurés, plus constants, plus sensibles ; il avoit infiniment moins d'obstacles à combattre.

Dé-là des effets merveilleux qui devinrent nécessairement une source de vains préjugés lorsqu'on en eût oublié l'origine, & que ces effets ne furent connus que par une tradition affoiblie & dégradée.

Cet Agent devient donc actuellement une clef précieuse au moyen de laquelle on retrouve l'origine de ces préjugés dont la cause étoit inconnue, & qui ne pouvoient être, comme on le croyoit mal-à-propos, l'effet de la simple ignorance, d'une sorte de crédulité, ou d'une vaine superstition : l'ignorance n'enfante rien, & la superstition ne crée pas, elle abuse & corrompt.

Puisque tous les Etres sont liés entr'eux, que les Corps célestes influent sur les terrestres par des loix constantes, il n'est plus étonnant que les Orientaux aient élevé sur ces loix l'ASTROLOGIE Judiciaire à laquelle ils ont été sans cesse attachés, & que nous n'avons abjurée en Europe que depuis moins de deux siècles, plutôt par mépris, par lassitude, à cause des abus qui en étoient la suite, que par la démonstration de son incertitude ou de son inutilité.

Puisqu'en se touchant les uns les autres, puisqu'en se regardant ou en

dirigeant la main , on fait éprouver de fortes sensations , il n'est pas plus étonnant que les Anciens & les Modernes ayent été persuadés qu'un simple regard pût occasionner de la douleur , ou jeter un mauvais sort sur la personne qu'on envisageoit : c'étoit un abus du Magnétisme animal.

Il n'est pas plus étonnant qu'on soit persuadé que nos Rois aient l'avantage de guérir quelques maladies par leur simple attouchement , & qu'on l'ait persuadé à l'Empereur Vespasien. C'étoit une suite du Magnétisme animal dont la connoissance primitive étoit concentrée dans les Mages & les Hiérophantes, tout à la fois Rois & Prêtres.

Il ne seroit peut-être pas difficile non plus d'expliquer par la même cause des Phénomènes arrivés dans ce siècle , qu'on n'a pas osé nier , quoiqu'on n'y ait pas cru , & que le Magnétisme animal remettrait sous leur vrai point de vue : mais résumons cette Lettre qu'il est tems de finir.

R É S U M É.

Nous ne saurions trop inviter les Sages & les Hommes d'Etat à donner toute l'attention dont ils peuvent être capables à la plus précieuse des découvertes; à une découverte dont les étonnans effets arrachent à la mort ses victimes; raniment ceux qu'elle faisoit descendre dans la nuit du tombeau; prolongent & soutiennent les jours jusqu'au tems le plus reculé qui soit donné aux mortels: éloignent de nous pendant cette longue durée la langueur & les souffrances; conservent ainsi aux Nations les hommes les plus intéressans, & empêchent qu'ils ne soient arrachés au bonheur des humains dans la fleur de leur jeunesse, ou au milieu de leurs travaux.

Découverte, en un mot, dont les effets doivent être grands & vastes comme elle, qui doivent régénérer l'Univers, lui donner une force nouvelle, digne de celui qui le créa, & des Etres auxquels il fut destiné. Heureux ceux qui sont témoins de cette révolution! plus heureux ceux qui naîtront à sa suite!

Heureux moi-même, si par l'expression de mes sentimens, quelque foible qu'elle soit, je puis contribuer à accélérer ces événemens fortunés! j'aurai du moins rendu hommage à la vérité, témoigné la juste reconnoissance dont je suis pénétré pour le Magnétisme animal & pour l'Homme illustre auquel je dois mon rétablissement: & je vous aurai donné, MESSIEURS, des preuves de mon attachement à la vérité; & de l'intérêt que je prends au bien de

l'humanité en général, au vôtre en particulier, & du vif desir que vous puissiez avec moi voir la fin des travaux auxquels je suis appelé par mes recherches sur ce Monde Primitif; dans lesquelles vous voulez bien me suivre : Monde auquel les influences du Magnétisme animal se faisoient sentir si vivement, tandis que leur renaissance actuelle est un merveilleux flambeau pour rendre ces recherches plus complètes & plus utiles.

Heureux encore si je puis ainsi contribuer à adoucir l'amertume qui se répand sur les jours de M. Mesmer, & qui devoit lui faire regretter le moment fatal où se troubla son repos par une découverte qui devoit le lui faire regarder comme l'époque de son bonheur & de sa gloire : si je puis sauver en même-tems à ma Nation, aux François doux, aimables & honnêtes, la honte d'avoir préféré, contre leurs plus chers intérêts, une personne qui ne sauroit lui être comparée : d'être tombés dans le cas de ceux dont ils détestent avec tant de raison la conduite, & qui ont persécuté, poursuivi ou négligé des personnes illustres, jugées par une multitude aveugle & insensée nécessairement contraire aux talens qu'elle est incapable d'apprécier !

Puisse ma foible voix faire ouvrir les yeux aux grands Hommes en tout genre qui sont à la tête de la Nation, & procurer au Magnétisme animal des Défenseurs zélés dans toutes les personnes sages & honnêtes dont le nombre est encore assez grand pour que le Magnétisme animal n'eût plus rien à désirer !

J'ai l'honneur d'être respectueusement,

M E S S I E U R S ;

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

COURT DE GEBELIN,
Censeur Royal; de diverses
Académies, Président Honor.
Perpét. du Musée de Paris.

Ce 31 Juillet 1783.

A P P R O B A T I O N .

Lu & approuvé, à Paris, le 18 Août 1783.

RIBALLIER.

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue vieille Bouclerie.